

N°19

Décembre 2019



BULLETIN

de la maison
D'AUGUSTE COMTE

Sommaire

sommaire

Editorial - Jean-François Braunstein P.4

ARTICLES

- Texte rare : Michel Bakounine, *Considérations philosophiques sur le fantôme divin, sur le monde réel et sur l'Homme* ; Novembre - décembre 1870 P.6
- La Bibliothèque des Amis de l'instruction.
Michel Blanc et David Labreure P.13
- Journées d'études Femmes et positivisme 19 et 20 mars 2019.
Annie Petit et David Labreure P.18
- L'islam et l'islamisme chez les positivistes après Auguste Comte.
Jean-François Braunstein P.21
- Les écrivains bengalis et le positivisme d'Auguste Comte.
France Bhattacharya P.31
- Prix de thèse 2019 de la Maison d'Auguste Comte. P.35

ACTIVITES CULTURELLES

- Janvier - février P.42
- Mars - avril P.44
- Mai - juin P.46
- Juillet - septembre - octobre P.48
- Novembre P.49
- Décembre P.51

VIE DE L'ASSOCIATION

- Décès P.53
- Fédération des maisons d'écrivains P.54
- Médias P.56
- Colloques et séminaires P.58
- La vie du musée P.65
- Actualité éditoriale P.70

Editorial

Jean-François Braunstein



Bakounine par Nadar

Texte rare :
**Michel Bakounine, Considérations
philosophiques sur le fantôme divin,
sur le monde réel et sur l'Homme ;
Novembre - décembre 1870**

Michel Bakounine (1814-1876), philosophe russe, théoricien de l'anarchisme, est l'une des grandes figures politiques du milieu du XIX^e siècle. Partisan enthousiaste de la Révolution de 1848, il s'initie dans sa jeunesse à la philosophie allemande et fréquente les milieux démocrates ainsi que la gauche hégélienne, imprégnée par le positivisme. Prisonnier, déporté en Sibérie, il s'évade et s'installe en Angleterre où il participe à la Première Internationale. C'est à cette époque qu'il élabore, inspiré par les idées de Proudhon, la théorie politique de l'anarchisme. Il fréquente Marx et participe avec lui aux combats révolutionnaires et prolétaires de son temps avant de s'en éloigner, jugeant l'auteur du Capital trop autoritaire et de rompre définitivement avec lui en 1872. C'est alors que Bakounine se consacre à son œuvre politique. Dans Dieu et l'État, il plaide pour le matérialisme, le rationalisme et la démocratie, tout en mettant en garde contre le risque d'une dictature de savants cautionnée par la science toute puissante. Pour lui, à travers Dieu, c'est l'autorité, la hiérarchie et finalement l'État qui sont sacratisés, permettant ainsi de justifier l'oppression quelle qu'elle soit.

Écrites par Bakounine au cours de l'hiver 1870-71, entre l'échec de l'insurrection lyonnaise à laquelle il a participé et la Commune de Paris dont il a été un fervent défenseur, les Considérations philosophiques sur le fantôme divin, sur le monde réel et sur l'homme ont de quoi surprendre. Bakounine entend regrouper ici un certain nombre de vues touchant au système du monde, à la religion, à la science et à la liberté humaine. Le « système du monde » emprunte certes à Comte sa classification des sciences (exposée dans les deux premières leçons de son Cours de philosophie positive), mais précisément avec l'ambition de présenter une « cosmologie », et non seulement un système de la connaissance, alors que les tenants de la philosophie positive, au nom d'un refus de la métaphysique, refusaient de s'exprimer sur la teneur ultime (matérielle ou idéelle) du réel. Plus loin, Bakounine identifiera le refus comtien de se prononcer sur l'essence des choses avec le refus kantien de la possibilité de connaissance de la chose en soi. En transformant la critique comtienne de la métaphysique en critique de l'idéalisme, Bakounine propose une version matérialiste de la philosophie positive. Il convoque également Comte pour sa philosophie du progrès et pour l'histoire des religions qu'elle sous-tend. Il interpelle notamment les positivistes sur leur réticence à nier complètement l'existence de Dieu.

En voulant embrasser l'universalité de la science, l'homme s'arrête, écrasé par l'infiniment grand. Mais en se rejetant sur les détails de la science, il rencontre une autre limite, c'est l'infiniment

Articles

petit. D'ailleurs il ne peut reconnaître réellement que ce dont l'existence réelle lui est témoinnée par ses sens, et ses sens ne peuvent atteindre qu'une infiniment petite partie de l'Univers infini : le globe terrestre, le système solaire, tout au plus cette partie du firmament qui se voit de la terre. Tout cela ne constitue dans l'infinité de l'espace qu'un point imperceptible.

Le théologien et le métaphysicien se prévaudraient aussitôt de cette ignorance forcée et nécessairement éternelle de l'homme pour recommander leurs divagations ou leurs rêves. Mais la science dédaigne cette triviale consolation, elle déteste ces illusions aussi ridicules que dangereuses. Lorsqu'elle se voit forcée d'arrêter ses investigations, faute de moyens pour les prolonger, elle préfère dire : « Je ne sais pas », à présenter comme des vérités des hypothèses dont la vérification est impossible. La science a fait plus que cela : elle est parvenue à démontrer, avec une certitude qui ne laisse rien à désirer, l'absurdité et la nullité de toutes les conceptions théologiques et métaphysiques ; mais elle ne les a pas détruites pour les remplacer par des absurdités nouvelles. Arrivée à son terme, elle dira honnêtement : « Je ne sais pas », mais elle ne déduira jamais rien de ce qu'elle ne saura pas. La science universelle est donc un idéal que l'homme ne pourra jamais réaliser. Il sera toujours forcé de se contenter de la science de son monde, en étendant tout au plus ce dernier jusqu'aux étoiles qu'il peut voir, et encore n'en saura-t-il jamais que bien peu de choses.

La science réelle n'embrasse que le système solaire, surtout notre globe et tout ce qui se produit et se passe sur le globe. Mais dans ces limites mêmes, la science est encore trop immense pour qu'elle puisse être embrassée par un seul homme, ou même par une seule génération, d'autant plus que, comme je l'ai déjà fait observer, les détails de ce monde se perdent dans l'infiniment petit et sa diversité n'a point de limites assignables. Cette impossibilité d'embrasser d'un seul coup l'ensemble immense et les détails infinis du monde visible a donné lieu à la division de la science en une et indivisible, ou de la science générale, en beaucoup de sciences particulières ; séparation d'autant plus naturelle et nécessaire, qu'elle correspond aux ordres divers qui existent réellement dans ce monde, ainsi qu'aux points de vue différents sous lesquels l'esprit humain est pour ainsi dire forcé de les envisager : Mathématique, Mécanique, Astronomie, Physique, Chimie, Géologie, Biologie et Sociologie, y compris l'histoire du développement de l'espèce humaine, telles sont les principales divisions qui se sont établies, pour ainsi dire d'elles-mêmes, dans la science. Chacune de ces sciences particulières, par son développement historique, a formé et apporte avec elle une méthode d'investigation et de constatation de choses et de faits, de déductions et de conclusions qui lui sont, sinon toujours exclusivement, du moins particulièrement propres. Mais toutes ces méthodes différentes ont une seule et même base première, se réduisant en dernière instance à une constatation personnelle et réelle des choses et des faits par les sens, et toutes, dans les limites des facultés humaines, ont le même but : l'édification de la science universelle, la compréhension de l'unité, de l'universalité réelle des mondes, la réédification scientifique du grand Tout, de l'Univers.

Ce but, que je viens d'énoncer, ne se trouve-t-il pas en contradiction flagrante avec l'impossibilité évidente pour l'homme de pouvoir le réaliser jamais ? Oui, sans doute, et pourtant l'homme ne peut y renoncer et il n'y renoncera jamais. Auguste Comte et ses disciples auront beau nous prêcher la modération et la résignation, l'homme ne se modérera ni ne se résignera jamais. Cette contradiction est dans la nature de l'homme, et surtout elle est dans la nature de notre esprit : armé de sa formidable puissance d'abstraction, il ne reconnaît et ne reconnaîtra jamais aucune limite pour sa curiosité impérieuse, passionnée, avide de tout savoir et de tout embrasser. Il suffit de lui dire : « Tu n'iras pas au-delà », pour que, de toute la puissance de cette curiosité irritée par l'obstacle, il tende à s'élancer au-delà. Sous ce rapport, le Bon Dieu de la Bible s'est montré beaucoup plus clairvoyant que M. Auguste Comte et les positivistes ses disciples ; ayant voulu sans doute que l'homme mangeât du fruit défendu, il lui défendit d'en manger. Cette immodération, cette désobéissance, cette révolte de l'esprit humain contre toute limite imposée soit au nom du Bon Dieu, soit au nom de la science, constituent son honneur, le secret de sa puissance et de sa liberté. C'est en cherchant l'impossible que l'homme a toujours réalisé et reconnu le possible, et ceux qui se sont sagement limités à ce qui leur paraissait le possible n'ont jamais avancé d'un seul pas. D'ailleurs, en présence de l'immense carrière parcourue par l'esprit humain pendant les trois mille ans à peu près connus par l'histoire, qui osera dire ce qui dans trois, cinq, dix mille autres années sera possible et impossible ?

Cette tendance vers l'éternellement inconnu est tellement irrésistible dans l'homme, elle est si foncièrement inhérente à notre esprit, que, si vous lui fermez la voie scientifique, il s'ouvrira, pour la satisfaire, une nouvelle voie, la voie mystique. Et faut-il en donner d'autre preuve que l'exemple de l'illustre fondateur de la Philosophie positive, Auguste Comte lui-même, qui a fini sa grande carrière philosophique, comme on sait, par l'élaboration d'un système de politique « positive » très mystique. Je sais fort bien que quelques-uns de ses disciples attribuent cette dernière création de cet esprit éminent, qu'on peut considérer, après ou plutôt avec Hegel, comme le plus grand philosophe de notre siècle, à une aberration fâcheuse causée par de grands malheurs et surtout par la sourde et implacable persécution des savants patentés et académiciens, ennemis naturels de toute nouvelle initiative et de toute grande découverte scientifique. Mais en laissant de côté ces causes accidentelles, auxquelles, hélas ! les plus grands génies ne sont pas soustraits, on peut prouver que le système de Philosophie positive d'Auguste Comte ouvre la porte au mysticisme. La Philosophie positive ne s'est jamais encore franchement posée comme athée. Je sais fort bien que l'athéisme est dans tout son système ; que ce système, celui de la science réelle, reposant essentiellement sur l'immanence des lois naturelles, exclut la possibilité de l'existence de Dieu, comme l'existence de Dieu exclurait la possibilité de cette science. Mais aucun des représentants reconnus de la Philosophie positive, à commencer par son fondateur Auguste Comte, n'a jamais voulu le dire ouvertement. Le savent-ils eux-mêmes,

ou bien seraient-ils encore incertains sur ce point ? Il me paraît très difficile d'admettre leur ignorance sur un point d'une importance aussi décisive pour toute la position de la science dans le monde ; d'autant plus que dans chaque ligne qu'ils écrivent on sent transpirer la négation de Dieu, l'athéisme. Je pense donc qu'il serait plus juste d'accuser leur bonne foi, ou, pour parler plus poliment, d'attribuer leur silence à leur instinct à la fois politique et conservateur. D'un côté, ils ne veulent pas se brouiller avec les gouvernements ni avec l'idéalisme hypocrite des classes gouvernantes, qui, avec beaucoup de raison, considèrent l'athéisme et le matérialisme comme de puissants instruments de destruction révolutionnaire, très dangereux pour l'ordre de choses actuel. Ce n'est peut-être aussi que grâce à ce silence prudent et à cette position équivoque prise par la Philosophie positive qu'elle a pu s'introduire en Angleterre, pays où l'hypocrisie religieuse continue d'être encore une puissance sociale, et où l'athéisme est considéré encore aujourd'hui comme un crime de lèse-société. On sait que dans ce pays de la liberté politique, le despotisme social est immense. Dans la première moitié de ce siècle, le grand poète Shelley, l'ami de Byron n'a-t-il pas été forcé d'émigrer et n'a-t-il pas été privé de son enfant, seulement pour ce crime d'athéisme ? Faut-il donc s'étonner après cela que des hommes éminents comme Buckle, M. Stuart Mill et M. Herbert Spencer, aient profité avec joie de la possibilité que leur laissait la Philosophie positive de réconcilier la liberté de leurs investigations scientifiques avec le *cant* religieux, despotiquement imposé par l'opinion anglaise à quiconque tient à faire partie de la « société » ?

Les positivistes français supportent, il est vrai, avec beaucoup moins de résignation et de patience ce joug qu'ils se sont imposé, et ils ne sont nullement flattés de se voir ainsi compromis par leurs confrères les positivistes anglais. Aussi ne manquent-ils pas de protester de temps à autre, et d'une manière assez énergique, contre l'alliance que ces derniers leur proposent de conclure, au nom de la science positive, avec d'innocentes aspirations religieuses, non dogmatiques, mais indéterminées et très vagues, comme le sont ordinairement aujourd'hui toutes les aspirations théoriques des classes privilégiées, fatiguées et usées par la trop longue jouissance de leurs privilèges. Les positivistes français protestent énergiquement contre toute transaction avec l'esprit théologique, transaction qu'ils repoussent comme un déshonneur. Mais s'ils considèrent comme une insulte le soupçon qu'ils puissent transiger avec lui, pourquoi continuent-ils de provoquer ce soupçon par leurs réticences ? Il leur serait très facile d'en finir avec toutes les équivoques en se proclamant ouvertement ce qu'ils sont en réalité, des matérialistes, des athées. Jusqu'à présent, ils ont dédaigné de le faire, et, comme s'ils craignaient de dessiner, d'une manière trop précise et trop nette, leur position véritable, ils ont toujours préféré expliquer leur pensée par des circonlocutions beaucoup plus scientifiques peut-être, mais aussi beaucoup moins claires, que ces simples paroles. Eh bien, c'est cette clarté même qui les effraie et dont ils ne veulent à aucun prix. Et cela pour une double raison : Certes personne ne suspectera ni le courage moral, ni la

phique, comme on sait, par l'élaboration d'un système de politique « positive » très mystique. Je sais fort bien que quelques-uns de ses disciples attribuent cette dernière création de cet esprit éminent, qu'on peut considérer, après ou plutôt avec Hegel, comme le plus grand philosophe de notre siècle, à une aberration fâcheuse causée par de grands malheurs et surtout par la sourde et implacable persécution des savants patentés et académiciens, ennemis naturels de toute nouvelle initiative et de toute grande découverte scientifique (*). Mais en laissant de côté ces causes accidentelles, auxquelles, hélas ! les plus grands génies ne sont pas soustraits, on peut prouver que le système de Philosophie positive d'Auguste Comte ouvre la porte au mysticisme.

[192] La Philosophie positive ne s'est jamais encore franchement posée comme athée. Je sais fort bien que l'athéisme est dans tout son système ; que ce système, celui de la science réelle, reposant essentiellement sur l'immanence des lois naturelles, exclut la possibilité de l'existence de Dieu, comme l'existence de Dieu exclurait la possibilité de cette science. Mais aucun des représentants reconnus de la Philosophie positive, à commencer par son fondateur Auguste Comte, n'a jamais voulu le dire ouvertement. Le savent-ils eux-mêmes, ou bien seraient-ils encore

(*) On dirait que les savants ont voulu lui démontrer *a posteriori* combien peu les représentants de la science sont capables de gouverner le monde, et que la science seule, non les savants, ses prêtres, est appelée à le diriger. (Note de Bakounine.)

manuscrit de
l'édition de 1913
du tome 3
des œuvres
de Bakounine

bonne foi individuelle des esprits éminents qui représentent aujourd'hui le positivisme en France. Mais le positivisme n'est pas seulement une théorie professée librement ; c'est en même temps une secte à la fois politique et sacerdotale. Pour peu qu'on lise avec attention le *Cours de Philosophie positive* d'Auguste Comte, et surtout la fin du troisième volume et les trois derniers, dont M. Littré, dans sa préface, recommande tout particulièrement la lecture aux ouvriers, on trouvera que la préoccupation politique principale de l'illustre fondateur du positivisme philosophique était la création d'un nouveau sacerdoce, non religieux, cette fois, mais scientifique, appelé désormais, selon lui, à gouverner le monde. L'immense majorité des hommes, prétend Auguste Comte, est incapable de se gouverner elle-même. Presque tous, dit-il, sont impropres au travail intellectuel, non parce qu'ils sont ignorants et que leurs soucis quotidiens les ont empêchés d'acquiescer l'habitude de penser, mais parce que la nature les a créés ainsi : chez la plus grande partie des individus, la région postérieure du cerveau, qui correspond, selon le système de Gall, aux instincts les plus universels mais aussi les plus grossiers de la vie animale, étant beaucoup plus développée que la région frontale, qui contient les organes proprement intellectuels. D'où il résulte, primo, que la vile multitude n'est point appelée à jouir de la liberté, cette liberté devant nécessairement aboutir toujours à une déplorable anarchie spirituelle, et que, secundo, elle éprouve toujours, fort heureusement pour la société,

le besoin instinctif d'être commandée. Fort heureusement aussi, il se trouve toujours quelques hommes qui ont reçu de la nature la mission de commander à cette masse et de la soumettre à une discipline salutaire, tant spirituelle que temporelle. Jadis, avant la nécessaire mais déplorable révolution qui tourmente la société humaine depuis trois siècles, cet office de haut commandement avait appartenu au sacerdoce clérical, à l'Église des prêtres, pour laquelle Auguste Comte professe une vénération dont la franchise du moins me paraît excessivement honorable. Demain, après cette même révolution, il appartiendra au sacerdoce scientifique, à l'académie des savants, qui établiront une nouvelle discipline, un pouvoir très fort, pour le plus grand bien de l'humanité.

Tel est le credo politique et social qu'Auguste Comte a légué à ses disciples. Il en résulte pour eux la nécessité de se préparer pour remplir dignement une si haute mission. Comme des hommes qui se savent appelés à gouverner tôt ou tard, ils ont l'instinct de conservation, et le respect de tous les gouvernements établis, ce qui leur est d'autant plus facile que, fatalistes à leur manière, ils considèrent tous les gouverne-

ments, même les plus mauvais, comme des transitions non seulement nécessaires, mais encore salutaires, dans le développement historique de l'humanité. Les positivistes, comme on voit, sont des hommes comme il faut, et non des casseurs de vitres. Ils détestent les révolutions et les révolutionnaires. Ils ne veulent rien détruire, et, certains que leur heure sonnera, ils attendent patiemment que les choses et les hommes qui leur sont contraires se détruisent eux-mêmes. En attendant, ils font une persévérante propagande à mezza voce, attirant à eux les natures plus ou moins doctrinaires et anti-révolutionnaires qu'ils rencontrent dans la jeunesse studieuse « de l'École polytechnique et de l'École de médecine », ne dédaignant pas non plus de descendre parfois jusqu'aux « ateliers de l'industrie » pour y semer la haine « des opinions vagues, métaphysiques et révolutionnaires », et la foi, naturellement plus ou moins aveugle, dans le système politique et social préconisé par la Philosophie positive. Mais ils se garderont bien de soulever contre eux les instincts conservateurs des classes gouvernantes et de réveiller en même temps les passions subversives des masses par une trop franche propagande de leur athéisme et de leur matérialisme. Ils le disent bien dans tous leurs écrits, mais de manière à ne pouvoir être entendus que par le petit nombre de leurs élus. N'étant, moi, ni positiviste, ni candidat à un gouvernement quelconque, mais un franc révolutionnaire socialiste, je n'ai pas besoin de m'arrêter devant des considérations pareilles. Je briserai donc les vitres et je tâcherai de mettre les points sur leurs i.

Les positivistes n'ont jamais nié directement la possibilité de l'existence de Dieu ; ils n'ont jamais dit avec les matérialistes, dont ils repoussent la dangereuse et révolutionnaire solidarité : Il n'est point de Dieu, et son existence est absolument impossible, parce qu'elle est incompatible, au point de vue moral, avec l'immanence, ou, pour parler plus clairement encore, avec l'existence même de la justice, et, au point de vue matériel, avec l'immanence ou l'existence de lois naturelles ou d'un ordre quelconque dans le monde, incompatible avec l'existence même du monde. [...] Les positivistes français sont-ils convaincus de cette vérité négative, oui ou non ? Sans doute qu'ils le sont, et tout aussi énergiquement que les matérialistes eux-mêmes. S'ils ne l'étaient pas, ils auraient dû renoncer à la possibilité même de la science, car ils savent mieux que personne qu'entre le naturel et le surnaturel il n'y a point de transaction possible, et que cette immanence des forces et des lois, sur laquelle ils fondent tout leur système, contient directement en elle-même la négation de Dieu. Pourquoi donc dans aucun de leurs écrits ne trouve-t-on la franche et simple expression de cette vérité, de manière à ce que chacun puisse savoir à quoi s'en tenir avec eux ? Ah ! c'est qu'ils sont des conservateurs politiques et prudents, des philosophes qui se préparent à prendre le gouvernement de la vile et ignorante multitude en leurs mains. Voici donc comment ils expriment cette même vérité : Dieu ne se rencontre pas dans le domaine de la science ; Dieu étant, selon la définition des théologiens et des métaphysiciens, l'absolu, et la science n'ayant pour objet que ce qui est relatif, elle n'a rien à faire avec

Dieu, qui ne peut être pour elle qu'une hypothèse invérifiable. Laplace disait la même chose avec une plus grande franchise d'expression : « Pour construire mon système des mondes, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse ». Ils n'ajoutent pas que l'admission de cette hypothèse entraînerait nécessairement la négation, l'annulation de la science et du monde. Non, ils se contentent de dire que la science est impuissante à la vérifier, et que, par conséquent, ils ne peuvent l'accepter comme une vérité scientifique.

[...] Que fait la Philosophie positive en refusant de se prononcer sur cette question de la Cause première ? Est-ce qu'elle en nie l'existence ? Pas du tout. Elle l'exclut seulement du domaine scientifique, en la déclarant scientifiquement invérifiable : ce qui veut dire, en simple langage humain, que cette Cause première existe peut-être, mais que l'esprit humain est incapable de la concevoir. Les métaphysiciens seront sans doute mécontents de cette déclaration, parce que, différant en cela des théologiens, ils s'imaginent l'avoir reconnue à l'aide des spéculations transcendantes de la pensée pure. Mais les théologiens en seront très contents, car ils ont toujours proclamé que la pensée pure ne peut rien sans l'aide de Dieu, et que pour reconnaître la Cause première, l'acte de la divine création, il faut avoir reçu la grâce divine. C'est ainsi que les positivistes ouvrent la porte aux théologiens et peuvent rester leurs amis dans la vie publique, tout en continuant de faire de l'athéisme scientifique dans leurs livres. Ils agissent en conservateurs politiques et prudents.

Les matérialistes sont révolutionnaires. Ils nient Dieu, ils nient la Cause première. Ils ne se contentent pas de la nier, ils en prouvent l'absurdité et l'impossibilité. Qu'est-ce que la Cause première ? C'est une cause d'une nature absolument différente de celle de cette quantité innombrable de causes réelles, relatives, matérielles, donc l'action mutuelle constitue la réalité même de l'Univers. Elle rompt, au moins dans le passé, cet enchaînement éternel des causes, sans commencement comme sans terme, dont M. Littré lui-même parle comme d'une chose certaine, ce qui devrait le forcer, ce me semble, à dire aussi que la Cause première, qui en serait nécessairement une négation, est une absurdité. Mais il ne le dit pas. Il dit beaucoup de choses excellentes, mais il ne veut pas dire ces simples paroles, qui auraient rendu désormais tout malentendu impossible : La cause première n'a jamais existé, n'a jamais pu exister. La cause première, c'est une cause qui elle-même n'a point de cause ou qui est cause d'elle-même. C'est l'Absolu créant l'Univers, le pur esprit créant la matière, un non-sens. »

La Bibliothèque des Amis de l'instruction



La BAI,
1^{er} étage

La Bibliothèque des Amis de l'Instruction du III^e Arrondissement est la dernière bibliothèque populaire « vivante », toujours gérée par une association. Elle témoigne de cette aventure exceptionnelle, celle des bibliothèques populaires, fondatrices de la lecture publique en France.

La fondation de la BAI (1861)

Condorcet dans ses *Mémoires sur l'instruction publique* (1791) écrivait : « L'instruction publique est un devoir de la société à l'égard de tous les citoyens. Vainement aurait-on déclaré que les hommes ont tous les mêmes droits ; vainement les lois auraient-elles respecté ce premier principe de l'éternelle justice, si l'inégalité des facultés morales empêchait le plus grand nombre de jouir de ces droits dans toute leur étendue ».

L'instruction publique est un des enjeux majeurs du XIX^e siècle. Sous le second empire, la nécessité de « bibliothèques populaires » qui permettraient au peuple de s'instruire par de bonnes lectures se fait de plus en plus grande :

Au XIX^e siècle, la création et la multiplication des bibliothèques populaires (plus de 10000) correspondent à de véritables besoins. L'idée

de donner à tous un égal accès à la lecture a fait son chemin depuis la Révolution française. L'écueil principal étant le coût du livre, quelques bibliothèques à destination du peuple naissent d'initiatives privées, relevant le plus souvent des Églises soucieuses de lutter contre le colportage par des livres édifiants. Les gens les plus modestes rêvent d'ouvrages récréatifs ou instructifs que ne leur offrent pas non plus les structures publiques rétives au prêt et dont les horaires sont incompatibles avec ceux des ouvriers ou artisans. La bourgeoisie philanthrope souhaite, quant à elle, éloigner les gens plus modestes des cabarets et les moraliser par de «bonnes lectures». Une brèche est ouverte avec la circulaire Rouland, encourageant, en 1860, l'établissement de bibliothèques scolaires¹.

Avec la fondation de la Bibliothèque des Amis de l'Instruction (BAI) en plein cœur du Marais en 1861, c'est un véritable tournant qui s'opère alors. Cet événement fera bouger les lignes de la lecture populaire et préfigurerait l'avènement des bibliothèques publiques. Les origines de la BAI sont modestes : il s'agissait de faciliter l'accès à des livres permettant de s'instruire et de se divertir pour des sociétaires venus de tous les milieux. Elle fut ainsi créée par des ouvriers, employés et artisans, avec l'aide des professeurs de l'Association philotechnique dont ils suivaient régulièrement les cours. Les femmes, longtemps exclues des bibliothèques, y étaient admises. Dès le départ, l'organisation de cette bibliothèque est de type associatif. La loi de 1901 sur les associations n'arrivant que quarante ans plus tard, les statuts de la bibliothèque sont calqués sur ceux des sociétés de secours mutuel, et l'autorisation préfectorale obtenue par la caution d'autorités et de notabilités. C'est ainsi que le maire de l'arrondissement a été appelé à cautionner et abriter dans sa mairie cette bibliothèque au moment de sa création, ce qui permettait aussi de la surveiller.

Si la création de la BAI est d'abord collective, une personnalité se détache par la précocité de son engagement et la continuité de son action : celle de Jean Baptiste Girard (1821-1900), un ouvrier imprimeur-lithographe, militant associationniste, qui sera à l'origine du mouvement associatif des bibliothèques des amis de l'instruction dans toute la France. La rencontre de Girard avec Auguste Perdonnet (1801-1867), ingénieur des chemins de fer, l'un de ses professeurs à l'association Philotechnique, est une étape décisive de la fondation de la BAI. Girard invita Perdonnet à prendre la première présidence, lui-même prenant l'une des deux vice-présidences.

Le succès est immédiat : Quelques mois après son ouverture, la bibliothèque compte déjà 300 sociétaires et dispose d'environ 1200 volumes. A la fin de l'année 1862, le nombre des lecteurs a doublé. Tous les membres participent s'ils le souhaitent à la vie de la bibliothèque et à sa gestion quotidienne. ils achètent des ouvrages que les lecteurs

comme les lectrices empruntent contre une modique cotisation. Les membres de l'association peuvent suggérer des achats, participer à la vie de la bibliothèque grâce à leur vote. Le succès est certain : les dons de livres affluent tout comme les sociétaires qui viennent parfois de loin dans Paris.

Essor et déclin des bibliothèques populaires

Les BAI essaient en région parisienne et en province, et servent bientôt de modèle en France et à l'étranger via le *Bulletin de la Société Française*. Girard fonde ainsi, outre la BAI du III^e arrondissement, celles du V^e (75 rue du Cardinal Lemoine) et du XVIII^e arrondissement de Paris (57 rue de la Chapelle), mais aussi, en banlieue, les bibliothèques populaires d'Asnières et de Clichy ainsi qu'en province, celles de son village natal de Hortes (1861) et de Vernon (dans l'Eure, en 1862). [...] Bibliothèques populaires «libres» (assurant leur gestion à condition de soumettre leur catalogue aux autorités) et «communales» se multiplient. Chacune de ces bibliothèques a ses statuts, son catalogue et ses livrets pour les sociétaires. Elles s'associent en un syndicat et organisent des conférences de grande ampleur pour donner au peuple le goût de lire et de s'instruire. Les statuts de la BAI précisent : « Les livres d'étude, les traités de toutes espèces, les ouvrages professionnels, les revues et les annales de la science pratique occuperont une place dans cette bibliothèque ; mais la science ne suffit pas à former l'homme... L'Histoire, la Poésie, le théâtre, les voyages, les publications pittoresques, les romans mêmes, nous entendons ceux qui, écrits avec talent, ne sont ni frivoles ni immoraux, mais provoquent la pensée et forment le langage². »

Malgré quelques péripéties administratives liées à sa coloration politique (nombre de ses membres sont inspirés par les idées fouriéristes, socialistes, etc.), la BAI du III^e arrondissement parvient à subsister. D'abord hébergée, nous l'avons vu, à la Mairie du III^e arrondissement (entre 1861 et 1863), elle déménage, grâce à Perdonnet, à l'Hôtel Salé (Rue de Thorigny) dans les locaux de l'Ecole centrale des arts et manufactures, dont il est le président. En 1875, la ville de Paris, reconnaissant le caractère d'intérêt public des bibliothèques populaires, accepte de les encourager par l'accord d'une importante subvention. Le conseil municipal offre gracieusement à la Société des amis de l'Instruction du III^e arrondissement un local au 48 rue de Sévigné. Les livres y sont déménagés. À partir de 1884, l'Ecole des garçons située dans l'Hôtel de Gourgues, au 54 rue de Turenne abrite la bibliothèque. Cela permettra son installation définitive en 1918 dans quatre petites pièces ayant servi d'appartement et d'atelier à un menuisier, et dont le décor est intact aujourd'hui. Son fonds est constitué de 20 000 ouvrages entrés entre 1861 et 1940.

² BAI Statuts.



¹ « Bibliothèques populaires » <http://www.enssib.fr/le-dictionnaire/bibliotheques-populaires>



La BAI ,
rez-de-chaussée

Dans la salle de lecture du Rez-de chaussée, des étagères, du sol au plafond, contenant les collections d'éditions populaires d'ouvrages rassemblés au fil du temps. À l'entrée, une lampe à contrepoids éclaire le comptoir de prêt. Dans la salle principale, à gauche en entrant, 8 chaises entourent la table de consultation recouverte d'un feutre rouge. Deux meubles à fiches en chêne contiennent les fiches de classement du catalogue, par ordre alphabétique et chronologique, par numéro d'inventaire.

À l'entresol, le visiteur découvre une petite salle , entourée de magasins, remplis de livres, avec également une section consacrée à la musique. Devant la fenêtre, une table bureau recouverte de feutre vert et quatre chaises.

En 1866, la création de la Ligue de l'enseignement par Jean Macé jouera un rôle décisif dans le mouvement de propagation des bibliothèques populaires libres de Paris. Macé, enseignant, journaliste, franc-maçon et homme politique, n'aura de cesse de lutter pour l'éducation populaire, convaincu de la valeur émancipatrice du savoir. Les deux décennies 1860-1880 sont particulièrement propices à l'extension des bibliothèques populaires, libres ou associatives : en 1878, la société Franklin correspond avec environ 5000 bibliothèques. Mais, concurrencées par les bibliothèques municipales qui décident de prêter à leur tour les livres, servant bientôt de repoussoir à la lecture publique, les bibliothèques populaires ferment les unes après les autres au XX^e siècle et entament alors un long déclin.

La BAI actuellement et à l'avenir

Première véritable « bibliothèque populaire », la BAI est aussi la dernière en activité. Certes, depuis les années 2000, le prêt n'est plus pratiqué et les horaires d'ouverture sont restreintes au samedi après midi (15h-18h) en période scolaire , mais les activités d'éducation populaire, appelées soirées de lecture, articulées autour d'un thème annuel , le jeudi soir à 19h30, perdurent.

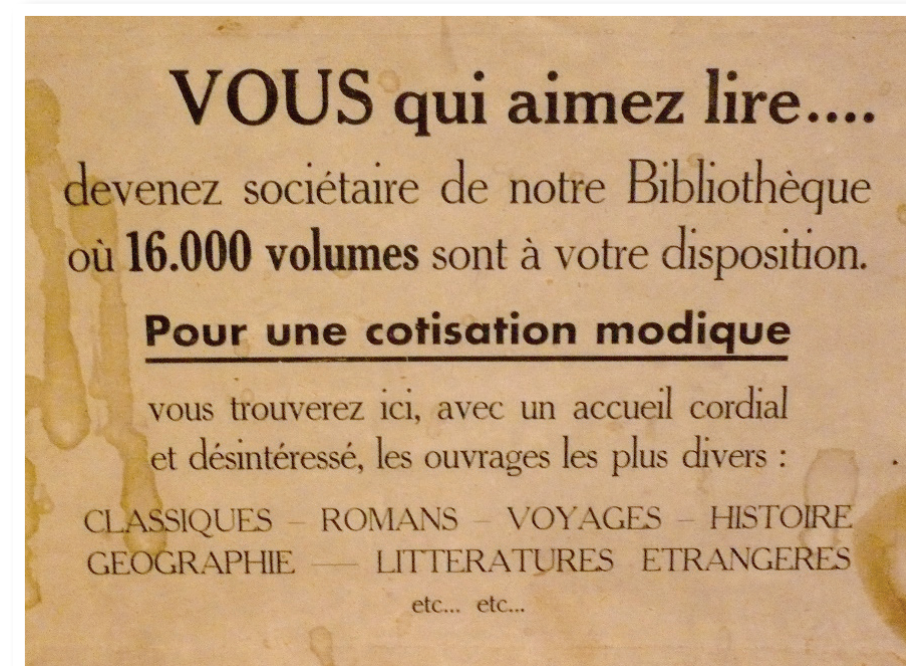
En 2014-2015, un cycle de conférences, organisé en partenariat avec la Maison d'Auguste Comte autour du positivisme a été instauré, rappelant l'étroite implication du Mouvement comtien dans les activités d'éducation populaire tout au long du XIX^e siècle. La BAI a également étroitement participé logistiquement et scientifiquement à l'organisation des journées d'études de la MAC en 2018 (sur le positivisme et les mouvements ouvriers) et en 2019 (Femmes et positivisme).

Grâce à la volonté de ses lecteurs actuels, la bibliothèque fonctionne tou-

Articles

jours et reste un lieu vivant d'échanges sur la lecture. Le financement en est assuré par la Ville de Paris et par les cotisations de ses membres. Une dizaine de bénévoles assure les permanences du samedi, le fonctionnement et le maintien en état des lieux. Le lieu est également ouvert lors des journées du patrimoine.

Le catalogage informatique du fonds est pratiquement terminé. La bibliothèque poursuit l'organisation d'ateliers de restauration et de reliure afin de maintenir en état ses précieux ouvrages. Elle organise toujours des conférences et rencontres (le jeudi et le samedi) sur des sujets variés continuant l'exploration des mouvements de pensée du XIX^e et du XX^e siècle , illustrés par de grandes figures, célèbres ou méconnues.



Michel Blanc et
David Labreure

FEMMES
&
POSITIVISMEFÊTE
de la
FEMMEChapelle de l'Humanité
5, rue Payenne - 75003 PARIS
1^{er} étageMAISON
AUGUSTE COMTECÉSOR
Centre d'études
des sciences sociales
du XIX^e siècleJournées d'études
Femmes et positivisme
19 et 20 mars 2019

Après la journée d'études de Mars 2018 consacrée aux relations entre « Mouvements ouvriers et positivisme », la Maison d'Auguste Comte a poursuivi sa collaboration avec le Césor (EHESS/ CNRS) et la Bibliothèque des amis de l'instruction pour proposer en 2019 deux journées consacrées à « Femmes et positivisme ».

Le mouvement positiviste se construit et se développe en un temps où les questions sur le rôle des femmes se multiplient et où certaines d'entre elles s'appliquent à faire entendre des revendications nouvelles. Auguste Comte, fondateur du positivisme, s'est entouré tout au long de sa vie de personnalités féminines marquantes ; dans sa philosophie, la question des femmes est également l'enjeu d'importants débats, tout comme dans sa « religion de l'Humanité ». Dans ses derniers développements, il envisage aussi une « Utopie de la Vierge-mère », retravaillant l'idée d'une immaculée conception. La définition théorique de la place que les femmes devraient occuper dans la nouvelle société imaginée par Comte se mêle au rôle concret qu'elles jouent dans les multiples évolutions du mouvement positiviste. Les disciples de Comte (dont plusieurs femmes militantes) affirment leurs positions sur des thèmes devenus incontournables : l'instruction des filles, le travail des femmes, leurs droits civiques, la possibilité du divorce, la conception du rôle maternel, etc...

Ces journées ont montré que les rapports entre femmes et positivisme méritent de s'inscrire durablement dans le courant des études dix-neuviémistes et féministes.



Articles

Journée du 19 mars :

Michelle Perrot nous a fait l'amitié d'ouvrir cette journée par un remarquable exposé sur « Le Genre du XIX^e siècle », dans lequel elle s'est interrogée sur la manière dont le XIX^e siècle voyait la différence des sexes et organisait leurs rapports, au sein de la famille, de la société et de la Cité. Droit, sciences et médecine concordaient pour célébrer une virilité triomphante et une féminité fragile et soumise. Cette hiérarchie justifiait une distinction entre espace public masculin et maison protectrice. La réalité et l'action des femmes, de plus en plus contestataires, brouillaient cependant des frontières indécises.

Bruno Gentil puis **Michel Blanc** ont ensuite évoqué les deux femmes les plus importantes dans la vie d'Auguste Comte, Caroline Massin, sa femme, et Clotilde de Vaux, son grand amour platonique et « véritable épouse ». Ces deux communications ont rétabli quelques faits loin des idées reçues : Caroline Massin, épouse dévouée mais pas soumise, a joué un rôle essentiel dans la vie et la carrière d'Auguste Comte. Quant à Clotilde de Vaux, elle est, depuis quelques années, soumise à un travail de réévaluation qui la montre bien plus qu'une inspiratrice ou une muse mais aussi comme une femme de lettres, brillante épistolière dont les idées ont souvent des accents « pré féministes ».

En début d'après-midi, **Blandine Husser** et **David Labreure** ont examiné les relations de Comte avec les femmes, en s'appuyant sur les archives de la Maison d'Auguste Comte. L'appartement du philosophe, 10 rue Monsieur le Prince, est en lui-même révélateur de rapports complexes et diversifiés, puisqu'il rappelle la présence aux côtés de Comte de sa domestique et fille adoptive Sophie Bliaux ; les reliques de Clotilde de Vaux (fauteuil, médaillons, enveloppes contenant ses lettres, bouquets de fleurs...) y sont nombreuses. L'appartement révèle en outre les lectures du philosophe. On s'affranchit alors un peu de l'image d'un Auguste Comte reclus, austère et misogyne : ses archives et les collections restantes rue Monsieur-le-Prince dévoilent un personnage finalement très admiratif des femmes de lettres du XVIII^e et du XIX^e siècle, ouvert aux femmes engagées, voire militantes féministes, avec lesquelles il échange régulièrement, les encourageant parfois dans leurs travaux. Ce n'est pas le moindre des nombreux paradoxes du fondateur du positivisme dans son rapport aux femmes.

L'historienne américaine **Mary Pickering** a poursuivi cette reconsidération des idées reçues sur Comte en évoquant l'attrait exercé par le philosophe sur d'éminentes femmes progressistes en Grande Bretagne et aux Etats Unis, plus encore qu'en France. Le positivisme comtien a grandement influencé les vues de femmes comme Sarah Austin, George Eliot, Harriet Martineau ou encore Beatrice Webb sur la religion, l'éducation ou encore la justice sociale et les rapports entre les sexes.

Pour clore cette première journée, l'historienne **Jacqueline Lalouette** a

Michelle Perrot,
David Labreure,
Blandine Husser



Michelle Perrot (de dos)
et Mary Pickering

examiné de près la présence (et l'absence !) des femmes dans le Calendrier positiviste d'Auguste Comte. Elle a montré que les femmes (surtout des saintes et des reines) occupent une place réduite mais qu'elles y sont toutefois plus nombreuses que dans divers calendriers républicains et libres penseurs.

Journée du 20 mars :

En ouverture de cette journée, **Laurent Clauzade** a analysé les soubassements scientifiques de l'« utopie de la Vierge-Mère » chez Auguste Comte. Formulées dans le cadre d'une approche morale des rapports du physique et du moral vaguement empruntée à Cabanis, les justifications physiologiques avancées par Comte sont à la fois novatrices dans son système, et totalement opaques quant à leur provenance: elles sont surtout typiques des positions biologiques de la dernière philosophie comtienne.

Ont suivi des interventions sur les femmes dans les mouvements positivistes post-comtiens. **Annie Petit** a montré les nombreux débats autour du féminisme et de la place des femmes dans la société chez les disciples positivistes, et leurs écoles successives. Au fil du temps, les positions des disciples s'inscrivent parfois en rupture avec les idées du maître en se rapprochant nettement des positions plus nettement « féministes ». Et la communication a été l'occasion d'évoquer certaines figures majeures de militantes positivistes.

Claude Schkolnyk a présenté l'itinéraire passionnant de Victoire Tinayre. Née en 1831 elle a consacré toute sa vie au combat pour la régénération de la classe ouvrière par l'enseignement et l'écriture de romans et de manuels scolaires. Elle a des responsabilités dans la laïcisation des écoles pendant la Commune de Paris et milite avec d'autres femmes pour leurs droits. Mais déçue par les divisions au sein des socialistes, elle découvre dans le positivisme une autre voie pour l'Humanité, et avec les positivistes, une autre famille.

Isabelle Matamoros, pour conclure cette matinée, a rappelé l'œuvre influente d'Antoine Raucourt, fondateur de l'Institut de morale universelle, et grande figure de l'éducation positive. Assistaient à ses cours de nombreuses femmes, qui ont été présentées.

L'après-midi, le colloque a été conclu par deux mises en perspectives de la question du positivisme et des femmes. **Christine Planté**, en rappelant l'importance des femmes écrivaines au XIX^e siècle, a évoqué quelques figures liées de différentes façons à Comte et au positivisme. Enfin, **Michèle Riot-Sarcey**, qui a rappelé le rôle des femmes dans les mouvements socialistes du XIX^e et du XX^e siècle, n'a pas manqué de les rattacher à des mouvements plus actuels.

Annie Petit et
David Labreure



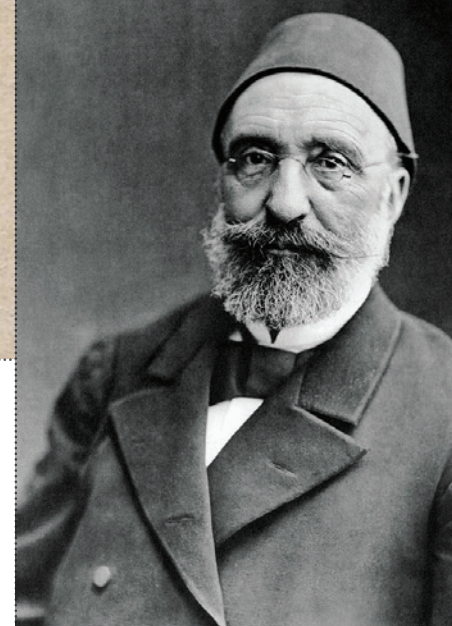
L'islam et l'islamisme chez les positivistes après Auguste Comte

L'islam est encore plus présent chez les positivistes disciples de Comte que chez Comte lui-même. Cette influence se fait sentir à la fois chez les positivistes « orthodoxes » et les positivistes « dissidents ». Leurs revues contiennent de très nombreux articles sur l'islam ainsi que sur l'actualité géopolitique, notamment autour de la question turque. Cet intérêt tient aussi pour partie au relatif succès que connaît le positivisme auprès des Jeunes Turcs, à travers la figure du positiviste engagé qu'est Ahmed Riza. La question musulmane, relativement annexe chez Comte, devient une question centrale pour le mouvement positiviste en même temps que pour la société française de la fin du XIX^e siècle, comme en témoigne l'écho donné aux travaux de Renan sur la question, qui vont diviser les positivistes. Comme le remarque l'un d'entre eux cette question est d'autant plus importante qu'il ne faut pas « perdre de vue que la France retient sous sa domination un grand nombre de musulmans, en Algérie et à Tunis, et que, depuis cinquante ans, elle n'a pas encore trouvé le moyen de substituer au régime brutal de la conquête un *modus vivendi* équitable et définitif »³.

L'islamophilie des positivistes « orthodoxes »

Les positivistes orthodoxes, ceux qui, à la suite de Pierre Laffitte, ont accepté la partie religieuse de l'œuvre de Comte, ne cesseront jamais d'être favorables à l'islam, notamment dans les deux revues où ils s'exprimeront, d'abord la *Revue occidentale* puis la *Revue positiviste internationale*.

Le successeur de Comte à la tête du mouvement positiviste organisé, Pierre Laffitte (1823-1903), titulaire de la première chaire d'histoire des sciences au Collège de France, est particulièrement favorable à l'islam. C'est ce qu'apprécie Ahmed Riza : « il y a aujourd'hui en France un ami de l'islamisme qui, par ses œuvres, par ses cours de philosophie au Collège de France et par ses conférences particulières étend dans le monde entier la grandeur de l'Islamisme. Cette personne que je suis fier de présenter au monde musulman est le savant Pierre Laffitte, chef du Positivisme et directeur de la *Revue occidentale* »⁴. Lorsque Midhat Pacha, grand vizir puis ministre de la justice réformateur de l'Empire ottoman est en exil à Paris en 1877, Pierre Laffitte salue « l'homme d'Etat supérieur qui, seul peut-être actuellement, a osé se placer au-dessus du préjugé théologique » et lui demande une entrevue⁵. Laffitte lancera également en 1895 dans la *Revue occidentale* une « Souscription pour l'érection d'une mosquée à Paris en l'honneur de l'islam ». Dans ses œuvres Laffitte met toujours en avant la figure de Mahomet, notamment dans son livre sur *Les Grands types de l'humanité*.



Midhat Pacha

³ Charles Mismar, « L'islamisme et la science », *La philosophie positive*, t. XXX, janvier-juin 1883, p. 437-438.

⁴ Ahmed Riza, « Nouvelles », *Revue occidentale*, t. XIV, 1891, p. 252.

⁵ Pierre Laffitte, *Trentième circulaire adressée à chaque coopérateur du libre subsiste institué par Auguste Comte*, 2 janvier 1878.



Il décide même d’instituer une fête spéciale en l’honneur de Mahomet : « Nous ferons apprécier au public occidental l’islamisme [...] élément urgent de notre propagande. Aussi ai-je songé à instituer une appréciation générale de Mahomet et une véritable fête du grand Rénovateur oriental »⁶. Laffitte espère ainsi que « le culte de ce grand génie organisé dans la métropole religieuse de l’Humanité », Paris, puisse « éveiller quelques dispositions sympathiques parmi les peuples musulmans et les pousser peut-être vers la Religion définitive »⁷.

À l’instar de Comte, Laffitte apprécie la « simplicité » d’une doctrine enseignée par des « praticiens » : à la différence du catholicisme il n’y a pas en islam « d’immense élaboration métaphysique et théologique »⁸. Mais l’essentiel dans l’islam, sur quoi Comte avait moins insisté, est, selon Laffitte, le sens du lien social et de la « fraternité » ainsi que le sentiment de la « continuité ». L’islam est selon lui moralement « très supérieur aux conceptions aujourd’hui en vogue parmi les Occidentaux » car il « proclame dévouement et fraternité comme les bases de toute société »⁹. Selon Laffitte la grande caractéristique de l’islam est son insistance sur la « fraternité ». « Le discours de Mahomet est : « sachez que tout musulman est le frère de l’autre, que tous les musulmans sont frères entre eux, que vous êtes tous égaux entre vous et que vous n’êtes qu’une famille de frères »¹⁰. Mahomet n’est pas non plus un « révolutionnaire », il a un « sentiment profond de la continuité humaine » et respecte « ceux qu’il proclame ses prédécesseurs »¹¹.

Du point de vue de la politique extérieure aussi Laffitte propose de privilégier le soutien à l’empire ottoman : il faut « affirmer de plus en plus notre sympathie pour la Turquie et l’islamisme » et « faire du maintien de ce qui reste de l’Empire ottoman un principe de notre politique extérieure »¹². Si Laffitte s’efforce de se concilier les bonnes grâces de l’Islam c’est aussi parce qu’il est conscient du danger qu’il y aurait pour l’Occident à continuer de le mépriser :

*Il serait cependant aussi dangereux que ridicule de garder pour ces millions d’hommes que l’Alcoran gouverne ce dédain sans motifs que d’absurdes préjugés nous ont inspiré [...] Nous n’estimerons les islamistes à leur valeur propre, que le jour où ces populations immenses, qui semblent dormir aujourd’hui se réveilleront menaçantes et pousseront de nouveau leur cri de guerre contre l’occident. Réveil terrible, plus proche peut-être qu’on ne voudrait le croire, mais qu’il dépend de nous d’éloigner à jamais, si, au lieu d’alimenter de stupides craintes, on s’efforce de faire naître de légitimes sympathies*¹³.

C’est cependant l’homme politique turc Ahmed Riza (1858-1930), agronome de formation, qui sera le principal promoteur d’un rapprochement entre le positivisme et l’Islam¹⁴. Ayant découvert le positivisme grâce au petit livre d’Eugène Robinet sur Comte, il séjourne à Paris et fait la rencontre de Pierre Laffitte, dont il deviendra un disciple fidèle, allant jusqu’à prendre l’habitude de lui baiser la main, ce qui est « le plus grand signe de respect dans [son] pays »¹⁵. Riza donne les raisons de son admiration pour Laffitte : « son robuste bon sens, son esprit

humanitaire exempt de préjugés nationaux ou de race, sa tolérance envers la foi des autres ont augmenté mon admiration pour lui »¹⁶. Plus largement les positivistes seraient les seuls Européens à avoir une position favorable aux Ottomans. Riza vivra plusieurs années en exil à Paris, où il sera membre puis vice-président du Comité positiviste occidental, l’organe central du mouvement positiviste. Comte avait souhaité cette présence d’un Turc dans ce Comité, son souhait a été réalisé par Laffitte. Riza, un des dirigeant du mouvement des Jeunes Turcs, publie de 1895 à 1908 une édition française du journal *Mechveret*, organe de la Jeune Turquie, dont l’édition parisienne est datée selon le calendrier positiviste. La devise du journal « union et progrès » rappelle la devise positiviste « ordre et progrès » même si le remplacement d’ « ordre » par « union » vise sans doute à souligner le caractère moins conservateur du mouvement. Riza donne également un cours sur l’islam au Collège libre des sciences sociales fondé en 1895. Membre éminent du mouvement Jeune Turc, Riza sera par la suite le premier président de la Chambre ottomane des députés en 1908 puis président du Sénat. Selon Riza c’est la doctrine d’Auguste Comte qui « nous a permis d’accomplir notre révolution sur un mode vraiment nouveau et dont nous sommes justement fiers », c’est-à-dire la révolution Jeune Turquie de 1908¹⁷. Jusqu’à la fin de sa vie Riza continuera à espérer que le positivisme devienne un jour la religion de toute l’humanité.

Comme Riza l’explique lors du « Centenaire de la naissance d’Auguste Comte », l’islamisme est « plus disposé et mieux préparé à cet avènement [du positivisme] que toute autre religion »¹⁸. Il reprend et développe les jugements de Comte et Laffitte sur l’islam et énumère dans sa brochure *Tolérance musulmane* les quatre caractères de l’islam qui vont dans le sens du positivisme : « simplicité », « fraternité », « continuité » et « tolérance »¹⁹. Mais il s’appuie pour ce faire sur une lecture du Coran plus détaillée que celle de Comte et souligne les similitudes de ce texte sacré avec le positivisme, réinterprétant ainsi le positivisme dans les termes de l’islam et, à l’inverse, l’islam dans les termes du positivisme. Il insiste en particulier sur le fait que l’islam permet de consolider le lien social : « la religion musulmane [...] groupe et cimente les divers éléments de l’Empire »²⁰. La notion de « fraternité » est essentielle dans la religion musulmane : « c’est, en effet, le sentiment de fraternité universelle qui se trouve au fond de toutes les conceptions de Mahomet, et c’est pour l’avoir oublié que la puissance musulmane est déchue de sa grandeur primitive »²¹. Comme les positivistes, les Jeunes Turcs apprécient que positivisme et islam n’accordent pas d’importance à l’existence de l’individu : « chez nous, c’est la famille et non l’individu qui constitue l’unité sociale »²². L’institution de la mosquée indiquerait, elle-aussi, la destination sociale de l’islam, dans la mesure où elle est un « lieu de réunion » de l’*oumma* plus que de prière : « comme son nom *djâmi* l’indique » elle est « un centre d’attractions et de réunions. Ablutions et prières ne sont que des purifications symboliques du corps et de l’esprit devant préparer à un office plus noble et plus humain, c’est-à-dire la délibération (*mechveret*) sur les affaires du pays »²³.

L’autre point essentiel qui rapproche islam et positivisme est



Ahmed Riza

¹⁶ A. Riza, « Discours de M. Ahmed Riza sur la tombe de Pierre Laffitte », *Revue positiviste internationale*, t. I, 1906, p. 309.

¹⁷ A. Riza, « Banquet du 27 novembre 1908, en l’honneur de M. Ahmed Riza, Discours de M. Ahmed Riza », *Revue positiviste internationale*, t. VI, 1909, p. 76. Sur le mouvement Jeune Turc et le positivisme, cf. la thèse d’Enes Kabakci, *Sauver l’Empire. Modernisation, positivisme et formation de la culture politique des Jeunes Turcs (1895-1908)*, 2006.

¹⁸ A. Riza, « Centenaire d’Auguste Comte. Discours de M. Ahmed Riza », *Revue occidentale*, t. XVI, 1898, p. 228.

¹⁹ Cf. A. Riza, *Tolérance musulmane*, Paris, Imprimerie Clamaron-Graff, 1897.

²⁰ A. Riza, « La crise de l’Orient », p. 421.

²¹ A. Riza, *Tolérance musulmane*, p. 9.

²² A. Riza, « Centenaire d’Auguste Comte. Discours de M. Ahmed Riza », *Revue occidentale*, t. XVI, 1898, p. 228-229.

²³ A. Riza, *Mechveret*, n° 12, 1 juin 1896, cité par E. Kabakci, « L’introduction et l’appropriation du positivisme dans l’Empire ottoman », *Araştırmaları Dergisi, Sayı*, 21, 2009, p. 86-87.

leur insistance commune sur le lien non plus horizontal mais vertical entre les hommes, avec l'idée de « continuité ». Le fait que l'islam s'inscrive dans la droite ligne des religions antérieures et revendique leur héritage en est le principal signe :

Il y a dans l'islamisme un sentiment de la continuité humaine et un profond respect pour ceux qui ont enseigné la Vérité. On y vénère 124.000 prophètes qui sont venus la prêcher chez les différents peuples de la terre. N'est-ce pas le culte des grands hommes dont s'honore la religion de l'humanité ?²⁴

De ce point de vue Mahomet accomplit ce que Comte a voulu faire lui aussi, célébrer la continuité humaine : « le grand principe de l'islamisme est celui de la continuité, de l'évolution et du progrès dans la religion même [...] Mahomet admirait et honorait ses prédécesseurs, les prophètes qui avaient répandu avant lui la bonne semence [...] Chaque religion était à ses yeux bonne pour l'époque qui l'avait enfantée et professée »²⁵.

Riza affirme enfin que la religion musulmane est la première et la seule religion qui ait respecté la science : le Coran annoncerait en ce sens la méthode scientifique. Le Coran « ordonne aux Musulmans « de ne pas se laisser entraîner à croire aux choses qui ne sont pas contrôlées par la science » »²⁶. « N'est-ce pas là un principe fondamental qui se rapproche singulièrement de la méthode positive, basée également sur l'observation et l'expérience²⁷ ». La religion musulmane aurait compris que des lois gouvernent la nature : le prétendu « fatalisme » mahométan ne serait en fait que le sens de la nécessité, de la « fatalité extérieure »²⁸. « La fatalité, cette sage résignation des musulmans vis à vis des phénomènes cosmiques et sociaux non modifiables, est aussi une conception qui s'accorde très bien avec la philosophie positive »²⁹. Selon Riza « le grand génie d'Auguste Comte a parfaitement compris l'importance du fatalisme dans la sagesse humaine. Il le regarde comme la plus précieuse acquisition de notre intelligence » dans la mesure où « cette obligation de conformer nos actes et nos pensées à une fatalité extérieure, loin d'entraver notre évolution réelle forme la première condition générale du perfectionnement humain »³⁰. La religion musulmane illustrerait la notion comtienne d'invariabilité des phénomènes, comme lorsqu'il explique dans le *Catéchisme positiviste* que « l'ordre naturel constitue toujours une fatalité modifiable, qui devient la base nécessaire de l'ordre artificiel »³¹.

L'islamophilie des disciples orthodoxes de Comte sera particulièrement développée chez Christian Cherfils (1858-1926) curieux personnage, proche du groupe positiviste orthodoxe, qui pousse l'amour de l'islam jusqu'à se convertir, comme son ami le peintre orientaliste Etienne Dinet. Cherfils prend alors le nom d'Abd-El-Ak Cherfils³². Ses activités sont pour le moins variées : membre de la très positiviste Société de sociologie de Paris, il est aussi militant d'un mouvement d'intellectuels musulmans, la « Fraternité islamique »³³. Peintre et poète parnassien, collaborateur du *Mercure de France* et de



Comte à l'islam » qui l'a conduit à « mettre définitivement sur le même pied islamisme et christianisme »³⁷. Selon Cherfils l'agnosticisme de Comte retrouverait celui de la sourate « La lumière ». Quant à la sourate « Les hommes », qui clôt le Koran, elle serait à sa manière un « évangile de l'Humanité »³⁸. La science n'a selon lui rien à craindre de l'islam et il devrait au contraire être très aisé de faire coïncider les vérités de la science et les vérités de l'islam :

Le musulman ne saurait accepter une vérité quelconque si elle n'est islamisée, la religion se confondant avec le culte de la vérité même ; mais rien, en revanche, n'est plus facile, vu l'abondance des sources de la loi musulmane que d'islamiser toutes les vérités et de les rendre, par ce côté non seulement admissibles, mais obligatoires pour la conscience musulmane³⁹.

Cherfils apprécie également qu'il n'y ait « pas de cléricalisme en islam ». A l'occasion de la fête du monothéisme islamique, instituée par Laffitte, Cherfils avance qu'« en célébrant la Fête de l'Etre suprême, la France s'affirmait sans même s'en douter, à moitié musulmane. Plus de prêtres dépendant de l'étranger, plus d'idoles ! Dieu est Dieu »⁴⁰. A l'occasion d'une autre fête positiviste, la « Fête de la fraternité » Cherfils proclame comme Laffitte la « supériorité de la famille orientale » : au point de vue de la famille « l'Occident aurait plutôt à apprendre qu'à enseigner »⁴¹.

Les critiques des positivistes « dissidents »

Chez les positivistes dissidents l'intérêt est tout aussi grand pour

la *Revue blanche*, cet ami de Francis Jammes, de Degas et de Signac a écrit un livre sur Turner, mais il milite aussi pour la construction d'une grande mosquée à Paris³⁴. Il donne des cours au Collège libre des sciences sociales et publie un exposé sur l'esthétique positiviste, une brochure demandant le transfert des cendres d'Auguste Comte au Panthéon ou un livre qui rapproche *Bonaparte et l'islam*³⁵.

Editeur d'un petit livre rassemblant les textes de Comte sur l'islam, Cherfils explique dans sa préface que Comte a connu « un progrès continu vers l'islam, en tant que réalisant un maximum d'altruisme avec un minimum de métaphysique »³⁶. Cherfils apprécie « l'amende honorable faite par

³⁴ André Gide, à qui il a été présenté par Henri Rouart, le traite de « gros imbécile » dans son *Journal* (A. Gide, *Journal* du 16 juin 1907, *Journal*, t. I, 1887-1925, Paris, Gallimard, p. 573).

³⁵ Dans ce livre souvent réédité, et très lu aujourd'hui dans les milieux islamistes, Cherfils affirme que le *Code civil* aurait été influencé par la charia, que Bonaparte se serait converti à l'islam ou que Goethe aurait proclamé la supériorité de l'islam sur toute autre religion.

³⁶ Christian Cherfils, « Avertissement », in A. Comte, *L'islamisme au point de vue social. Textes de la Philosophie positive, de la Politique et de la Synthèse subjective*, publiés par Christian Cherfils, Albert Messein Editeur, 1911, p. 16.

³⁷ C. Cherfils, « L'art dans le positivisme », *Revue Positiviste Internationale*, t. X, 1911, p. 405.

³⁸ C. Cherfils, « Avertissement », in A. Comte, *L'islamisme au point de vue social*, p. 17.

³⁹ C. Cherfils, « Fête du monothéisme islamique (Mahomet) », *Revue Positiviste Internationale*, t. XIII, 1913, p. 149.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 147.

⁴¹ C. Cherfils, « La fraternité », *Revue Positiviste Internationale*, t. XI, 1911, p. 135, 134.

²⁴ A. Riza, « Centenaire d'Auguste Comte. Discours de M. Ahmed Riza », *Revue occidentale*, t. XVI, 1898, p. 228.

²⁵ A. Riza, *Tolérance musulmane*, p. 10.

²⁶ *Ibid.*, p. 20.

²⁷ A. Riza, « Centenaire d'Auguste Comte. Discours de M. Ahmed Riza », *Revue occidentale*, t. XVI, 1898, p. 228.

²⁸ *Ibid.*, p. 228.

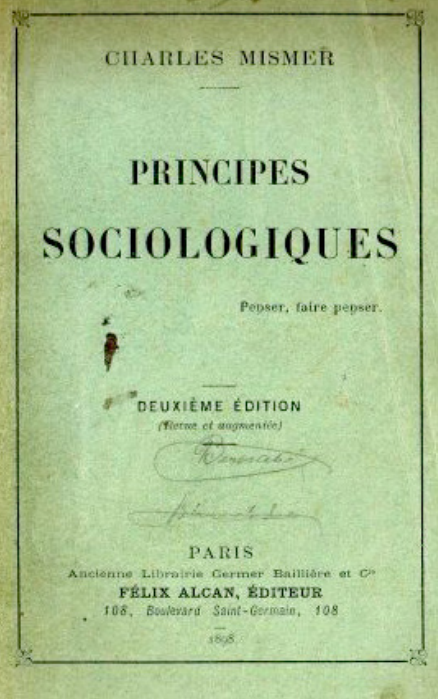
²⁹ *Ibid.*

³⁰ A. Riza, « La crise de l'Orient », *Revue Positiviste Internationale*, t. 1906, p. 413.

³¹ A. Comte, *Catéchisme positiviste*, p. 67-68.

³² Sur Christian Cherfils, cf. Sedek Sellam, *La France et ses musulmans. Un siècle de politique musulmane* (1895-2005), Paris, Fayard, 2006, p. 58-63.

³³ Sur la Fraternité musulmane, cf. *ibid.*, p. 55-65.



l’islamisme. La revue *La philosophie positive* consacre de très nombreux articles à l’islam ainsi qu’à la question d’Orient, souvent écrits par des positivistes vivant dans des pays musulmans ou très bons connaisseurs du monde musulman. Mais ici la tonalité générale des articles est plutôt critique et il semble que ces positivistes reprennent plus les premiers jugements de Comte sur l’islam que ses appréciations ultérieures.

Le seul parmi les positivistes dissidents qui soit favorable à l’islam est le journaliste et sociologue Charles Mismér : mais à chaque fois qu’il fait paraître un article favorable à l’islam, un ou plusieurs autres articles ne manquent pas de le contredire aussitôt. Charles Mismér (1832-1904), journaliste et membre de la Société de sociologie de Paris, a longtemps séjourné à Istanbul où il avait été chargé par les dirigeants réformateurs de la Turquie d’être le rédacteur en chef d’une version turque du *Journal officiel*. Il avait proposé au grand vizir Ali Pacha une réforme de l’alphabet arabe et a influencé Ziya Gokalp, père du nationalisme turc. De retour à Paris après un séjour en Egypte Mismér a été nommé à la tête de la « Mission égyptienne » par le khédive Ismaïl Pacha. Il est l’auteur en 1870 des *Soirées de Constantinople* où il défend les valeurs de l’islam face à l’Occident. En 1882 il publie des *Principes de sociologie* et en 1892 des *Souvenirs du monde musulman*. Dans un article de 1876 de *La philosophie positive* sur « L’avenir musulman », il défend, d’une manière très comtienne, la supériorité du dogme musulman sur le chrétien pour la raison qu’il est « entré en scène six-cent-vingt-deux ans après le christianisme ! »⁴². Il reprend les arguments comtiens classiques sur le sujet. La religion musulmane étant la dernière apparue est aussi la plus rationnelle. « Ce qui distingue Mahomet entre tous les fondateurs de religion, c’est que, seul, il a tenu compte, par un pressentiment de son génie, de la loi du progrès humain »⁴³. Le dogme musulman a en outre le mérite d’être « d’une extrême simplicité »⁴⁴. L’islam évite l’absurdité de l’incarnation de Dieu et proteste ainsi contre « l’anthropomorphisme chrétien ». L’ « immutabilité des lois naturelles » fonde la prière des musulmans et manifeste ainsi « la supériorité de la foi musulmane sur la foi chrétienne » : « la prière chrétienne, inspirée par l’idée que Dieu peut renverser les lois de la nature, est une perpétuelle sollicitation ; celle de musulmans, fondée sur la connaissance de l’immutabilité des lois naturelles, exprime la résignation au malheur ou la reconnaissance d’un sort heureux qui pourrait être misérable »⁴⁵. En outre l’islam serait « souvent d’accord avec la science moderne »⁴⁶. « Tout semble favorable à la science dans le Coran et il existe une véritable « folie du savoir »⁴⁷ de tous les musulmans », dont témoigne la formule si souvent citée, aujourd’hui encore : « allez à la recherche de la lumière, s’il le faut, jusqu’en Chine »⁴⁸. Mismér estime aussi que la « définition » musulmane de l’âme « se rapproche sensiblement du concept positiviste : l’âme, dit Mahomet, est une chose dont la connaissance est réservée à Dieu. Il n’est donné à l’homme de posséder qu’une bien faible lueur de la science »⁴⁹. L’islam aurait donc ainsi le mérite de faire comprendre qu’il n’y a rien à dire de l’âme.

En réponse à cet article, en 1877 Prosper Pichard, qui vit depuis plusieurs années en Algérie, donne un tableau beaucoup plus sombre

de l’islam sous le titre de « L’avenir musulman en Algérie »⁵⁰. L’entrée en contact de la France avec le monde musulman en Algérie a été pour celui-ci une cause de ruine dont témoigne une chute démographique très sensible : « notre seul contact avec les Arabes semble être pour eux une cause de ruine que n’atténueraient pas nos bons procédés et nos philanthropiques efforts »⁵¹. Selon Pichard l’impuissance arabe, notamment lors des épisodes de famine ou d’épidémie, est liée au « fatalisme religieux » : « Montrez une machine en mouvement, une expérience de physique ou de chimie à un arabe, il se gardera bien de l’examiner avec cette curiosité intelligente qui cherche à comprendre le jeu de chaque partie dans l’ensemble ; c’est à peine s’il manifestera de l’étonnement. A quoi bon ? Ces Français sont drôles, dira-t-il, et si vous le pressez de s’expliquer, il ajoutera : Dieu est grand et l’homme n’est que son instrument »⁵². L’islam prédispose au « sentiment de la dépendance absolue de l’univers, choses et hommes, envers Dieu »⁵³. Pendant les épidémies de typhus ou de choléra, les Arabes refusaient les médicaments en disant : « le cœur n’en veut pas ». Car ils voyaient dans la maladie « une manifestation de la volonté divine ; aller à l’encontre eut été impie »⁵⁴. Quant aux raisons de la victoire de la religion musulmane sur le judaïsme et le christianisme, Pichard l’attribue à sa « simplicité » et à « la satisfaction plus large qu’elle laisse aux instincts »⁵⁵. Pichard ne voit pas beaucoup d’issues au problème musulman en Algérie : les solutions habituellement envisagées, « conversion au christianisme », « instruction universitaire », développement de l’agriculture ou bienfaisance ne fonctionneront pas selon lui. La seule solution lui semble être qu’à l’occasion de guerres ou de famines les colons européens s’entendent avec les indigènes pour adopter et éduquer « des enfants en bas âge, assez jeunes pour n’avoir encore subi aucune empreinte ineffaçable, au sein des tribus » et les soustraient ainsi à l’influence délétère de leurs parents et de la religion musulmane⁵⁶.

Toujours en 1877, dans un article sur « La question d’Orient », Grégoire Wyruboff, le cristallographe russe, qui succédera bien plus tard à Laffitte à la chaire d’histoire des sciences du Collège de France, répond lui aussi à Mismér qui soutenait « avec beaucoup de talent et de conviction la thèse de la supériorité de l’islamisme »⁵⁷. Wyruboff reproche à Mismér de ne pas tenir compte du problème du « fanatisme musulman » : « le sentiment religieux est autrement puissant chez les peuples mahométans que chez les peuples chrétiens de l’Occident » et « au moindre danger il revêt la forme du « fanatisme guerrier plein d’un acharnement sans borne, d’une haine implacable contre tout ce qui n’appartient pas au Coran »⁵⁸. Wyruboff, qui n’est pas un expert de ces questions, se réfère alors au « célèbre orientaliste Vambéry » qui avait soutenu, à l’inverse de Mismér, que l’islam n’a aucune « influence bienfaisante »⁵⁹. La Turquie ne doit pas donner plus d’espoir. La « prétendue constitution » de la Turquie est une « charte que personne en Turquie n’a prise au sérieux », pas même Midhat Pacha, qui ne l’aurait « imaginée que comme une ruse de guerre »⁶⁰.

Emile Littré, le plus éminent des positivistes dissidents, intervient aussi dans la revue en 1877 pour faire un bilan de « La situation

⁵² *Ibid.*, p. 93.

⁵³ *Ibid.*, p. 94.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 92.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 95.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 98.

⁵⁷ Grégoire Wyruboff, « La question d’Orient », *La philosophie positive*, t. XVIII, 1877, 1, p. 162.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 173.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 168.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 172.

⁶¹ Emile Littré, « De la situation théologique du monde. Chapitre de sociologie contemporaine », *La philosophie positive*, t. XIX, 1877, p. 161.

⁶² *Ibid.*, p. 164.

⁶³ *Ibid.*



théologique du monde ». Il constate que « quatre religions tiennent la plus grande partie du monde et représentent à des degrés divers le plus haut degré de culture que la race humaine ait atteint »⁶¹. Il les expose par ordre d'ancienneté : brahmanisme, bouddhisme, christianisme et islamisme. Mais il constate que « les peuples chrétiens sont les seuls au sein de qui les sciences aient pris le développement infini dont nous sommes les heureux témoins »⁶². Au contraire les Arabes musulmans qui furent un temps puissants intellectuellement se sont arrêtés : « la stérilité scientifique les frappa et depuis lors il ne s'est plus rien produit dans l'ordre des découvertes qui soit leur et qui porte leur nom »⁶³. Mais à présent, de toute façon, ces quatre religions sont devenues complètement stériles et immobiles et il importe d'embrasser un point de vue scientifique sur le monde.

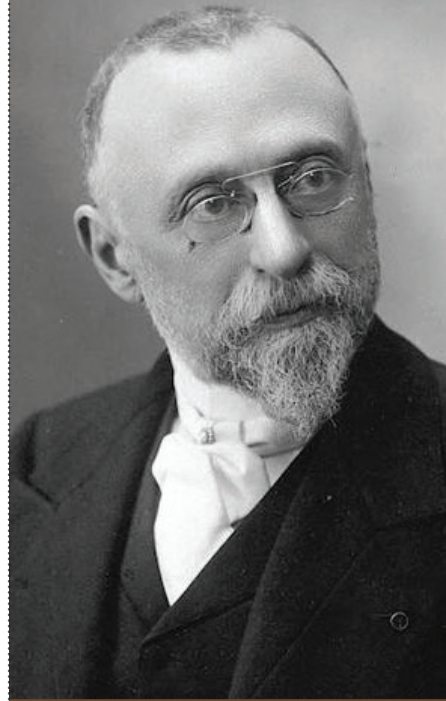
Quelques années plus tard, en 1883, la conférence de Renan sur « L'islamisme et la science » à la Sorbonne va relancer le débat sur l'appréciation de l'islamisme qui ne cesse d'agiter les positivistes. Renan proclame très explicitement l'« infériorité actuelle des pays musulmans »⁶⁴. Selon Renan « tous ceux qui ont été en Orient ou en Afrique » sont frappés de ce qu'a de fatalement borné l'esprit d'un vrai croyant » musulman, ayant constaté « cette espèce de cercle de fer qui entoure sa tête, la rend absolument fermée à la science, incapable de rien apprendre ni de s'ouvrir à aucune idée nouvelle. À partir de son initiation religieuse, vers l'âge de dix ou douze ans, l'enfant musulman, jusque-là quelquefois assez éveillé devient tout à coup fanatique, plein d'une sottise fierté de posséder ce qu'il croit la vérité absolue, heureux comme d'un privilège de ce qui fait son infériorité »⁶⁵. La science « dite arabe » n'a en réalité rien d'autre d'arabe que « la langue, rien que la langue » : « Parmi les philosophes et les savants dits arabes, il n'y en a guère qu'un seul, Alkindi, qui soit d'origine arabe ; tous les autres sont persans, espagnols, etc. »⁶⁶. L'islam n'est pas non plus favorable à la science et Renan conclut que « l'islamisme, en réalité, a donc toujours persécuté la science et la philosophie. Il a fini par les étouffer »⁶⁷. Quant à ces « libéraux qui défendent l'islam », ils « ne le connaissent pas »⁶⁸.

Face à cette charge violente de Renan, Mismér répond la même année par un article intitulé « L'islamisme et la science ». Mismér s'estime qualifié pour le faire en raison de sa connaissance de l'Orient, dont témoignent ses *Soirées de Constantinople*, et de sa maîtrise de la philosophie positive. Selon lui les musulmans ont une société qui n'a « rien à envier » à la nôtre, à la fois du point de vue de moral et social. Il donne quelques exemples de cette société « où chaque femme a son époux et chaque enfant a son père, où l'homme est obligé de doter sa femme, au lieu de se vendre à elle pour le prix d'une dot ; où les fous et les idiots sont personnes sacrées ; où l'usure, le jeu, la prostitution et la débauche sont condamnés par la loi religieuse ; où l'hygiène fait partie du culte »⁶⁹. L'intelligence des musulmans est prouvée s'il en était besoin par les bons résultats des étudiants de la « Mission égyptienne » en France dont s'occupe Mismér : « quant à la capacité intellectuelle des jeunes musulmans et à leurs succès scolaires, celui qui, depuis sept ans, a l'honneur de diriger la Mission Égyptienne en France, en pourrait

peut-être parler avec compétence »⁷⁰. Historiquement l'islam a joué un rôle très important dans l'histoire des sciences et aujourd'hui on assiste à de réels « progrès » dans le monde musulman, surtout dans le domaine militaire.

Pour faire bonne mesure Mismér reprend les arguments positivistes classiques en faveur de l'islam, celui de sa place historiquement progressive notamment : « pour un phénomène scientifique quelconque, le seul fait d'être entré dans le monde, postérieurement à tous les phénomènes similaires constitue une présomption en faveur de sa supériorité »⁷¹. L'islam a le mérite d'être simple : « Le verbe musulman est supérieur au verbe chrétien de toute la hauteur qui sépare l'idée d'un dieu connaissable et unique de l'idée d'un triple dieu fait homme ; la religion musulmane se montre, à l'origine, infiniment plus bienfaisante et salutaire à ses adeptes que la religion chrétienne »⁷². Pendant ce temps chez les chrétiens la force intelligente se consume en controverses théologiques : « à la place de tous ces dieux chimériques, père, fils et esprit saint, qui perpétuaient les excommunications mutuelles et les conflits sanglants, il proclama le dieu unique, seul grand. Sa conception de Dieu est la base fondamentale du succès de Mohammed »⁷³. Mismér voit dans l'islam la formule d'une société fraternelle et progressive : « selon le Koran, l'axe de l'islam se trouve dans l'unité de Dieu ; la constitution d'une société fraternelle et l'amélioration progressive de cette société, au nom de la science en sont les deux pôles »⁷⁴.

Mais, comme à chaque fois qu'il intervient dans la revue, Mismér est aussitôt repris par un autre positiviste, ici Dieulafoy, dans un article publié sous le même titre : « L'islamisme et la science ». Marcel Dieulafoy (1844-1920) est lui aussi un véritable connaisseur du monde musulman. Ingénieur des Ponts et Chaussées et architecte des monuments historiques il partira pendant deux ans faire des recherches archéologiques en Perse en compagnie de sa femme, toujours habillée en homme, qui fera le récit de ce voyage. Ils retourneront en 1883 en Perse, à Suse, où ils découvrent la *Frise des Lions*, la rampe de l'escalier du palais d'Artaxerxès et la *Frise des Archers*, qu'ils rapportent en France pour être exposées au Louvre, où sont inaugurées les deux « salles Dieulafoy ». Dieulafoy insiste quant à lui sur les côtés négatifs de la société musulmane, qu'il s'agisse de la polygamie, du fatalisme ou du penchant à l'« imitation » et de l'absence d'esprit créatif. Les femmes y sont tenues en esclavage. Et, même s'il existe quelques musulmans curieux, « lorsque Mahomet préconisait les bienfaits de l'étude, il ne s'agit nullement dans son esprit de mathématiques, de médecine, ou de philosophie, mais de sciences se rattachant étroitement à la théologie »⁷⁵. La conclusion de Dieulafoy est très négative : « Quant à moi, je déplore amèrement la vitalité dont jouit la religion musulmane, car tous les pays où la loi de Mahomet est scrupuleusement observée sont absolument fermés au progrès »⁷⁶. Il préconise donc une action plus ferme à l'égard de l'Islam : « si les chrétiens veulent réussir, qu'ils n'oublient jamais qu'en leur double qualité d'infidèles et de conquérants, ils seront toujours abhorrés en Orient »⁷⁷. Ils doivent dès lors se faire « rigoureusement respecter des



Marcel Dieulafoy

⁶⁴ Ernest Renan, *L'islamisme et la science. Conférence faite à la Sorbonne le 29 mars 1883*, Paris, Calmann-Lévy, 1883, p. 2.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 2-3.p. 10.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 15.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 16.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 17.

⁶⁹ C. Mismér, « L'islamisme et la science », *La philosophie positive*, t. XXX, 1883, p. 442.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 443.

⁷¹ *Ibid.*, p. 448.

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*, p., 449.

⁷⁴ *Ibid.*, p., 451.

⁷⁵ Marcel Dieulafoy, « L'islamisme et la science », *La philosophie positive*, t. XXXI, 1883, p. 62.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 64

⁷⁷ *Ibid.*, p. 71.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*

musulmans, toute marque de condescendance étant interprétée par ces derniers comme un signe de faiblesse »⁷⁸. Il faut « exiger que les mosquées et les lieux saints soient en tout temps et en tous lieux accessibles aux Européens, non par tolérance, mais parce que tel est notre droit, et aussi parce que nous n'interdisons pas aux musulmans l'entrée de nos églises et de nos théâtres »⁷⁹. Cette mesure doit être prise non seulement dans les protectorats français mais aussi elle doit être étendue à « tous les pays avec lesquels nous entretenons des relations diplomatiques »⁸⁰ :

L'inviolabilité de la mosquée est une arme terrible qu'il faut enlever à tout prix aux mains du clergé. Il se targue avec insolence du droit que nous reconnaissons aux musulmans de nous interdire l'entrée des édifices religieux, et présente notre condescendance comme un aveu formel de l'état d'abjection dans lequel nous vivons. [...]. Le jour où tout homme pourra franchir la porte d'une mosquée, le jour où une nation européenne aura conquis les armes à la main le droit de pénétrer dans les sanctuaires de l'Islam, et de vivre à La Mecque, à Médine, à Nedjef et à Kerbela, ce jour-là seulement notre autorité sera reconnue sans conteste dans tous les pays mahométans⁸¹.

La mainmise sur les lieux saints pourrait alors, espère Dieulafoy, marquer le début de la fin de l'islam :

Qui sait même si le charme mystique, que la possession incontestée des lieux saints exerce sur l'esprit des musulmans ne serait pas rompu et si cette occupation ne deviendrait pas le signal de la ruine de l'Islam et de la véritable régénération sociale de l'Orient⁸².

Conclusion

Si Comte admirait dans l'Islam le caractère mobilisateur de ses rites, qu'il propose de reprendre dans la religion de l'Humanité, les disciples positivistes ont été largement influencés par une connaissance plus approfondie de la religion mahométane, notamment en Algérie et en Turquie. Les orthodoxes, grisés par le succès de la révolution Jeune Turquie initiée par un des leurs, mettront beaucoup d'espoir dans une réinterprétation positiviste du Coran, alors que les dissidents sont finalement restés fidèles à une conception laïque, critique de l'obscurantisme et du fanatisme musulmans, à la manière de Littré ou de Renan.

Jean-François Braunstein

⁸¹. Ibid., p. 72.

⁸². Ibid.

Les écrivains bengalis et le positivisme d'Auguste Comte

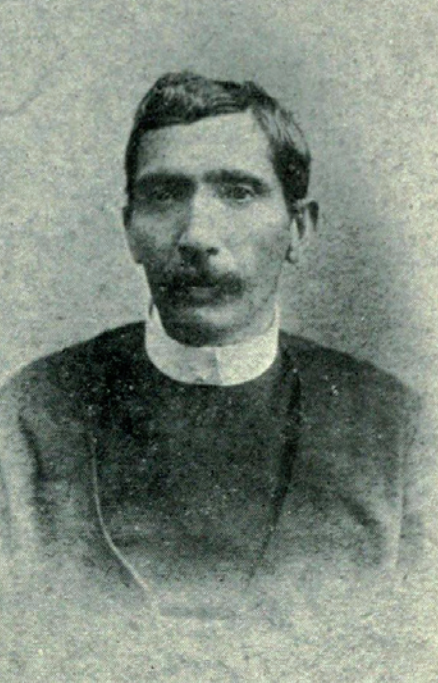


Bankim Chandra

Dans son livre *Positivism in Bengal* (1975) Geraldine Hancock Forbes présente le fruit de ses recherches doctorales sur la transmission et l'assimilation de la pensée d'Auguste Comte au Bengale. La période considérée va de son introduction en 1857 environ à sa quasi disparition en 1902, à la mort de son leader Jogendro Chandra Ghosh (1842-1902). L'étude de Geraldine Forbes, publiée à Calcutta, n'est plus disponible en librairie et ne figure pas dans les bibliothèques indianistes en France.

Pourquoi le Bengale est-il le lieu qui a vu le développement du positivisme plutôt que Bombay ou Madras ? Une première réponse est que Calcutta fut la capitale de l'Inde britannique de 1773 à 1911. C'était la seconde plus grande ville de l'Empire britannique, un centre commercial et un port d'une grande importance. En outre, c'est à Calcutta, en 1817, que fut ouvert le premier collège universitaire qui donnait en anglais un enseignement de type occidental. Les deux premiers « graduates » obtinrent leur diplôme en 1858, et parmi eux figurait l'écrivain dont il sera question ici Bankim Chandra Chatterji (1838-1894).

Bankim Chandra appartenait à la plus haute des castes, il était en effet brahmane. Il reçut une éducation en bengali, en sanskrit et en anglais. Il étudia aussi le Droit. Dès la fin de ses études, il obtint du gouvernement britannique qui avait succédé à la Compagnie des Indes, le poste de Deputy Magistrate et Deputy Collector dans une petite ville aujourd'hui au Bangladesh. Sa carrière, qui fut plutôt modeste, se poursuivit d'une ville à l'autre du Bengale jusqu'en 1891, année de sa retraite. Par ailleurs, il suivit une carrière littéraire qui lui apporta de grands succès. Il est l'auteur de romans et d'essais. Il fonda une revue en bengali qu'il édita de nombreuses années et qui joua un rôle déterminant dans la vie intellectuelle du Bengale. Bankim Chandra est considéré comme le plus grand écrivain bengali avant Rabindranath Tagore (1861-1941). Il est l'auteur d'une douzaine de romans dont la plupart ont un cadre historique. L'un d'eux Ananda Math, traduit en français sous le titre *Le Monastère de la félicité*, parut en 1882. Ce texte eut une très grande influence sur le mouvement nationaliste. Par ailleurs, Bankim est l'auteur d'essais traitant de sa vision du monde dans lesquels on peut reconnaître l'influence du Positivisme d'Auguste Comte. Entre 1882 et 1887, il correspondit en anglais avec le leader du mouvement positiviste au Bengale, Jogendro Chandra Ghosh. Ce dernier avait été nommé par Richard Congreve, reconnu comme le chef du Positivisme hors de France. Les lettres de Bankim Chandra à Jogendro Chandra Ghosh furent publiées sous le titre *Letters on Hinduism*. Dans cet échange



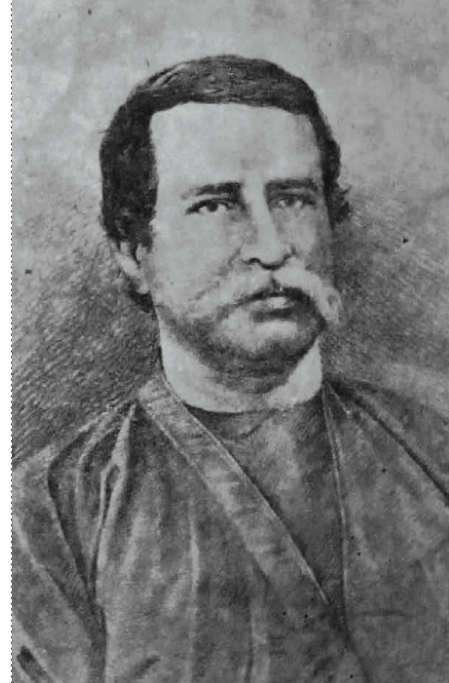
Jogendra
Chandra Ghosh

Bankim tente de répondre à la question Qu'est-ce que l'hindouisme ?

C'est le *Système de politique positive* et le *Catéchisme positiviste* qui marquèrent la pensée de Bankim Chandra et des autres Bengalis, ses contemporains. Les écrits de Comte de la première période concernant les sciences ne semblent pas les avoir autant intéressés. Cependant, Bankim Chandra avait un grand respect pour le savoir scientifique. Dans sa revue *Bangadarshan*, il fit paraître huit articles de vulgarisation scientifique qu'il réunit plus tard dans un ouvrage intitulé *Vijnana Rahasya* (Les mystères de la science). Ailleurs encore, il a exprimé sa foi quasi positiviste dans les lois et la démarche scientifiques.

Bankim Chandra présenta sa philosophie politique comme faisant partie de sa conception du Dharma. Le mot dharma que l'on traduit le plus souvent par religion est bien plus que cela. C'est le sens que chacun donne à sa vie selon sa place dans la société et selon les lois qui régissent à la fois la nature, la société et l'homme. Au milieu du XIX^e au Bengale, les intellectuels étaient influencés par l'Utilitarisme de Bentham et de John Stuart Mill ainsi que par le rationalisme de Bacon. Si Comte fut important pour Bankim, c'était que sa religion de l'Humanité laissait une place à un idéal métaphysique au-delà du pur rationalisme. Bankim comme Comte maintenait que la religion, pour lui le dharma, était le développement harmonieux de toutes les facultés physiques et mentales. Il affirmait ne pas croire qu'aucune religion ait été enseignée ou envoyée par Dieu. Pour lui, le dharma avait une base naturelle. Bankim souhaitait élever le nationalisme à la dignité d'une religion. En 1875, il composa un chant dans lequel il appelait Mère la terre natale, non seulement mère mais Mère et Déesse. Selon lui, cette mère est celle de tout le corps social et toute la terre du Bengale. Les diverses facultés des hommes : la connaissance, la conduite, l'amour et la foi, selon lui, viennent de la terre natale vue comme la Mère. Ces idées sont exprimées en 1884 dans le recueil d'essais, *Dharmatattva, Principes du Dharma*, alors que le chant comportant la vision de la Déesse-Mère assimilée à la Terre natale date de 1875. Le culte de l'aspect féminin du divin, très important au Bengale, y a facilité la compréhension de la Religion de l'Humanité exposée par le philosophe français.

Avec Auguste Comte, Bankim Chandra définit la religion comme la pleine harmonie de la vie dans tous ses éléments qui sont affection, intellect et activité. Mais le Bengali explique que ces facultés doivent être dirigées de façon à produire de la dévotion envers Dieu. Le Dieu de Bankim réside dans chaque être animé et, de ce fait, la totalité des êtres vivants doit faire l'objet d'un amour aussi grand que celui que l'on porte au soi individuel. La protection de la société est plus importante que celle de l'individu car il n'y a pas de bien-être pour un individu en dehors de la société. En outre, Bankim appartenait à la classe des prêtres à laquelle Comte



Bhudev Mukherjee

attribuait un rôle majeur dans la diffusion de la connaissance menant au progrès. Les classes populaires, chez Comte comme chez Bankim, avaient bien du chemin à faire, sous la conduite des couches supérieures, et particulièrement, chez Comte, des prêtres, pour que la nation, d'abord, puis l'humanité, atteignent la plénitude de son être.

Suivant Comte, Bankim est convaincu que la force est à l'origine des Etats ainsi qu'à leur maintien, et que la force est la base de la gouvernance. Toutefois, si la puissance physique est une condition nécessaire pour le progrès, elle n'est pas une condition suffisante. Il faut qu'à la force physique s'ajoutent l'énergie, l'unité, le courage et la persévérance.

Bankim Chandra intégra ses idées en ce qui concerne sa philosophie politique dans plusieurs de ses romans avec succès. *Anandamath*, Le monastère de la félicité, met en scène un groupe de renonçants réunis autour d'un chef qui leur fait promettre de servir la Mère, la terre du Bengale, identifiée à la Déesse, jusqu'au sacrifice suprême. Ces hommes défendent les paysans lourdement taxés par des gouvernants « étrangers » sans pitié alors que la famine règne. Les renonçants, appelés Fils (de la Mère-terre natale) se battent contre de cruels et avides ennemis. C'est la lutte du bien contre le mal. Après quelques victoires, le succès des Fils est incomplet, car leur dévotion est insuffisante. Le mauvais roi est chassé, mais il n'est pas remplacé par un souverain hindou. Dieu, appelé le Dispensateur, a décidé que les Anglais devaient régner afin d'apporter au peuple ignorant des connaissances indispensables à son évolution. C'est un temps de purification nécessaire avant que le pays ne recouvre la liberté.

Dans *Devi Caudhurani* (1884) Bankim donne en modèle l'éducation d'une jeune orpheline, abandonnée par son époux, qu'un brahmane recueille et instruit. Il lui apprend à lire et à écrire, lui enseigne l'arithmétique, la grammaire et la littérature sanskrites, le yoga et le texte que Bankim considérait comme le plus important de toute la littérature religieuse hindoue, la *Bhagavad Gita*. Ensuite, c'est le tour de la cuisine et des arts ménagers. Enfin il l'initie à la lutte et à l'équitation. Elle est aussi initiée à l'action désintéressée, à l'absence d'orgueil et de désir. Elle a développé à la perfection chacune de ses potentialités. Après la théorie que l'on peut lire dans ses essais, était venue le temps de la pratique. Dans un autre roman *Rajani* (1877), le héros mentionne dans une conversation avec un ami la loi comtienne des trois états.

Toutefois, Bankim Chandra Chatterji ne fit pas partie des disciples reconnus d'Auguste Comte.

Ce fut le cas aussi d'un autre intellectuel bengali, auteur d'essais importants sur la société, la famille et la religion, et qui, lui aussi, était

brahmane : Bhudev Mukherji (1827-1894). Bhudev, formé lui aussi à l'anglaise, dans son mode de vie et ses écrits, fut plus conservateur que Bankim, son cadet. Dans un essai, il écrivit : « Je sais à présent qu'aux yeux des descendants des Aryas la mère-patrie tout entière avec ses cinquante-deux lieux saints est véritablement le corps même de la Déesse. » Il n'excluait aucun habitant de l'Inde de la qualité de Fils et faisait une place aux Musulmans. Il considérait que les brahmanes avaient le devoir d'éduquer le peuple. Ses essais sur la société, *Samajika Prabandha*, publiés de 1887 à 1889 dans la Gazette de l'éducation qu'il éditait, puis en 1892 sous forme de livre, sont le premier ouvrage en bengali de sociologie comparative. On peut y voir l'influence d'Auguste Comte, même si son nom ne figure pas. Un conservatisme raisonné y est également défendu par le même auteur dans ses Essais sur la famille, *Parivarika Prabandha*, publiés en 1882.

Bhudev, comme Bankim, fut initié au Positivisme par ses relations amicales avec Jogendro Chandra Ghosh, mais sa connaissance de la philosophie positiviste resta superficielle. Il y cherchait une confirmation de ses idées sur la religion et la société, fort conservatrices, plus qu'une nouvelle façon de voir le monde. Comme Auguste Comte, les intellectuels Bengalis de la seconde moitié du XIX^e siècle avaient un grand désir de stabilité alors même que les valeurs de la tradition religieuse avaient été fortement ébranlées du fait de la présence anglaise. Comte craignait en France les conséquences idéologiques de la période révolutionnaire, alors que pour les Bengalis le danger venait de l'introduction du rationalisme des philosophes européens dans lequel ils voyaient un danger pour la stabilité de leur société. Toutefois, ces hommes souhaitaient le progrès raisonné de leur pays.

Tandis que Bankim Chandra Chatterji et Bhudev Mukherji accompagnèrent le mouvement positiviste sans y adhérer pleinement, d'autres intellectuels dont le remarquable professeur de Sanskrit Krishna Kamal Bhattacharya, le journaliste, Girish Chunder Ghose, rédacteur du célèbre hebdomadaire *The Bengalee*, ainsi que le juge Dwarkanath Mitter, furent membres déclarés de l'Indian Positivist Society.

Les intellectuels bengalis qui s'intéressèrent à Auguste Comte le firent essentiellement grâce à son ouverture sur le progrès et à sa religion de l'humanité qui ouvrait la porte à une vision spiritualiste qui leur semblait plus rationnelle que leur religion traditionnelle tout en conservant une transcendance, qui plus est se présentait sous la forme d'une femme, l'humanité divinisée, à laquelle les Bengalis étaient tout particulièrement attachés.

France Bjhattacharya

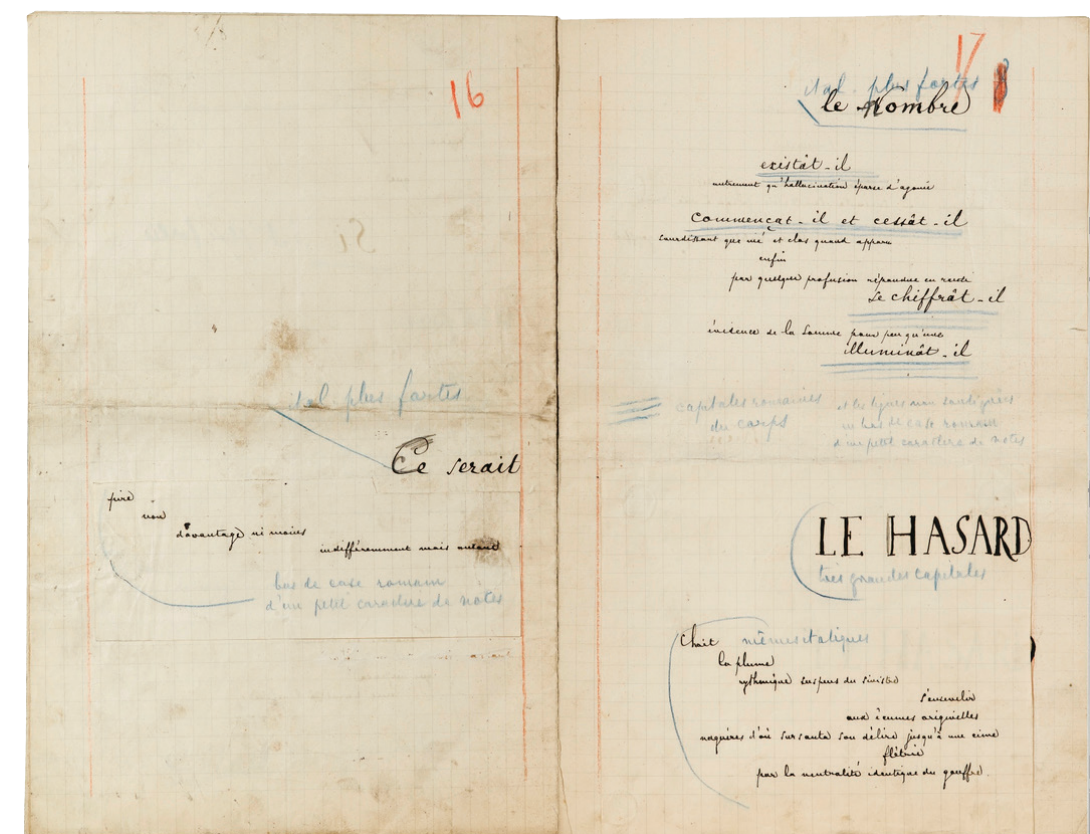
Prix de thèse 2019

Elsa Courant

« Poésie et cosmologie dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Nouvelle mythologie de la nuit à l'ère du positivisme »

Ce travail de thèse portait sur les rapports entre poésie et cosmologie dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

La poésie et la pensée du système du monde sont étroitement liées depuis l'antiquité. Des traités d'astronomie didactiques en vers aux récits mythologiques, en passant par les hypothèses versifiées sur la structure de notre univers (chez Manilius, Lucrèce ou Ovide), les formes de ce dialogue sont aussi nombreuses que diverses. Or les échanges féconds entre poésie et cosmologie perdurent à travers les âges pour culminer au XIX^e siècle, dont les débuts marquent une promotion remarquable de la nuit dans l'imaginaire littéraire. Le cosmos, source inépuisable d'enchantement poétique, devient alors un sujet d'autant plus riche que les découvertes scientifiques bouleversent notre conception des cieux, ouvrant la voie à une cosmologie moderne gouvernée par les mathématiques et l'astrophysique.



Un coup de
dés jamais
n'abolira
le hasard.
Stéphane
Mallarmé

En France, la poésie et la cosmologie se rencontrent dans le cadre d'une profonde remise en cause de leurs formes, enjeux et légitimités respectives, engagée par le discours positiviste. Les registres du savoir, la définition de la vérité changent de camp, excluant peu à peu les Belles-Lettres et les sciences théoriques dites « d'imagination ». Parallèlement, avec les premières traductions du sanscrit, les mythologies orientales font leur entrée dans les imaginaires, et apportent à leur tour de nouvelles conceptions du monde à travers des systèmes cosmologiques et religieux exotiques qui imprègnent de multiples recueils poétiques.

Le travail mené pendant la thèse visait à mesurer l'importance de ce contexte dans le dialogue constaté entre la poésie et la cosmologie, en s'appuyant sur un corpus large de 250 auteurs, parmi lesquels Lamartine, Hugo, Mallarmé, Cazalis ou Sully Prudhomme. Les nombreux textes soulevés par un travail d'archives mené à la BnF, ainsi que l'établissement d'une base de données complétée par un travail bio-bibliographique sur leurs auteurs, donnent aujourd'hui une fondation solide pour une étude socio-littéraire. Parce qu'elle porte sur un moment de transition vers un nouvel ordre du savoir et de la création littéraire, à travers les convergences formelles et thématiques entre poésie et cosmologie, cette étude permet également d'aborder sous un angle nouveau un ensemble de problématiques majeures qui traversent la poésie du second XIX^e siècle : la forme totale et le problème d'une épopée didactique, la hiérarchie des discours de la science et de la poésie, et la question du sacerdoce poétique au regard d'un renouvellement du rapport à la mythologie.

Cette thèse, d'abord soutenue par la fondation des Treilles, et désormais par la Maison Auguste Comte, fera l'objet d'une publication aux éditions Droz d'ici 2020.

.....

Yohann Ringuedé

« Une crise du moderne ; Science et poésie dans la seconde moitié du XIX^e siècle »

Science et poésie cheminent de concert depuis l'Antiquité, mais l'histoire de ce cheminement est complexe. Durant les âges antiques, les deux entités se complètent et poursuivent le même but : la science et la poésie ont toutes deux pour objectif d'expliquer le monde. Un grand poète comme Lucrèce peut donc tout naturellement traduire dans une forme poétique les théories d'un scientifique comme Épicure. Si l'alliance persiste au fil des siècles, l'histoire littéraire tend à montrer qu'elle devient de moins en moins évidente, et qu'elle est même frappée de soupçon tout en continuant à perdurer. Selon la même histoire littéraire, une rupture forte advient après la Révolution Française, qui voit advenir une nouvelle *épistémè*, selon l'expression de Foucault. Science et poésie se séparent alors, irrémédiablement, semble-t-il. L'histoire de ce divorce est graduelle, elle est surtout loin d'aller de soi. Au début du XIX^e siècle, l'un des plus grands poètes, et des plus renommés, Jacques Delille, n'hésite pas à couronner son œuvre déjà

fournie et reconnue par la composition d'un grand poème sur la chimie, la physique, la mécanique et la biologie, *Les Trois règnes de la nature* (1808). La teneur scientifique de ce texte est telle que le poète sollicite des scientifiques parmi les plus éminents de son siècle (Georges Cuvier, entre autres) afin d'alimenter les notes scientifiques qui explicitent les références quelquefois allusives à des éléments de science moderne. Si cet ouvrage parachève sans controverse la gloire du poète français, la période qui suit sa mort renverse le processus de gloire jusqu'à faire de Delille le contre-modèle absolu en termes de composition poétique. Les poètes et théoriciens romantiques, au premier rang desquels Sainte-Beuve, discréditent l'entreprise de l'Abbé poète en qui ils voient une forme de poésie désincarnée à l'excès, en totale opposition avec une forme lyrique nouvelle qui cherche à faire vibrer les « fibres mêmes du cœur de l'homme » selon la belle expression de Lamartine.



*L'abbé Delille
dans le salon de
Mme Geoffrin*

Après les romantiques, il est donc devenu formellement interdit de faire du Delille, c'est-à-dire d'illustrer poétiquement des théories scientifiques. La formule de Chénier, par exemple, « Sur des pensées nouveaux faisons des vers antiques » est désormais reléguée dans un passé frappé de péremption. Pourtant, le débat perdure, et un homme de lettre à l'influence aussi importante que Maxime Du Camp, dans sa retentissante préface aux *Chants modernes* (1855), reformule à nouveaux frais cette injonction scandée par Chénier et illustrée par Delille. La polémique prend un tour important et, quoiqu'on ait eu tendance à minorer ce phénomène par la suite, toutes les grandes plumes de cette moitié de siècle influencée par la pensée positiviste prennent part à la question, lui donnant ce faisant une réelle légitimité (Comte, Renan, Leconte de Lisle, Hugo, Flaubert, Baudelaire, Zola, Elme-Marie Caro, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, Verne...).

La résurgence des débats autour de la légitimité de ce dialogue (voire de sa nécessité) est en outre renforcée par le fait que la seconde moitié du XIX^e siècle voit l'avènement de deux crises concomitantes et divergentes, qui touchent le champ de la poésie, d'une part, et celui de la science, de l'autre :

1. Du côté de la lyre, à la suite des romantiques et des parnassiens, le champ poétique (et plus globalement littéraire) est partiellement touché par un impératif de désengagement (que l'on songe en particulier à Baudelaire et à Gautier) et de repli sur soi. Cette mutation de la poésie coexiste pourtant avec des entreprises à la Du Camp qui appellent de leurs vœux une rénovation par la thématique scientifique : en un siècle où la science produit tous les jours des merveilles plus éblouissantes, pourquoi ne pas puiser en elle un fonds d'images renouvelées toutes plus saisissantes les unes que les autres ? Deux modernités poétiques se font ici face, et leur affrontement perdurera jusqu'au début du xx^e siècle. La postérité critique ne retiendra que la première proposition pour discréditer sans retour la seconde, passant sous silence le fait que des poètes du xx^e siècle hériteront pourtant de la modernité thématique aussi, parmi lesquels Apollinaire, Queneau, Guillevic ou encore Jacques Roubaud.

2. Du côté du compas, les sciences connaissent une crise de spécialisation que les entreprises comtiennes et scientifiques peinent dans les faits à rémunérer par le biais de pensées réunificatrices. La modernité scientifique devient si pointue qu'elle confine à l'hermétisme. Dès lors, l'état des sciences se trouve à un niveau si avancé que la poésie n'est plus en capacité de les pouvoir illustrer. Cette prérogative est dès lors conférée à la prose, qui, *via* en particulier une vulgarisation en plein essor, se pose désormais comme la seule forme de discours apte à expliquer la science.

C'est sur l'histoire croisée de ces deux crises que la présente thèse s'est penchée, en remettant en cause l'idée trop répandue selon laquelle la poésie avait rompu alors tout dialogue avec la science, et, de manière plus frappante encore, la poésie considérée aujourd'hui comme d'avant-garde. En demeurant attentive au *minores*, tissu conjonctif qui permet de comprendre l'époque et d'en dégager la spécificité et les exceptions, mais en mettant également au premier plan toutes les grandes voix de la rénovation poétique, l'analyse stylistique à toutes les échelles permet de dégager une histoire plus complexe. Si la poésie moderne telle qu'on l'a consacrée *a posteriori* a effectivement tendance à s'éloigner du champ scientifique comme un thème dans lequel puiser, la science revêt de plus en plus une fonction qui était jusque-là demeurée minoritaire, celle d'un patron méthodologique. Elle introduit notamment la notion d'analyse, de morcellement et de dissection dans la pratique poétique, rénovant par exemple les usages du mètre (notamment chez Jean Richepin, Jules Laforgue ou Paul Fort) et le champ des productions épiques (que l'on songe en particulier à Victor Hugo). Elle convie la poésie à se pencher aussi sur le sujet lyrique et à le considérer, sciences biologiques et psychologiques à l'appui, comme un être composite n'allant plus de soi (en particulier chez Baudelaire, Laforgue, Rimbaud ou Lautréamont), ce qui n'est pas sans influence sur la

voix poétique et sur la forme de son chant. Enfin, la poésie entre de plain-pied dans la modernité en empruntant à la science la méthode expérimentale : de nouvelles poétiques, de Mallarmé à Jarry en passant par René Ghil, entre autres, voient le jour à la faveur d'expériences poétiques en même temps que des métriciens et penseurs du fait poétique cherchent à renouveler l'approche du genre et de ses spécificités par le biais d'avancées scientifiques modernes, notamment en sciences acoustiques et sciences du cerveau.

Ce qui se joue, en fin de compte, c'est une forme de conflit entre deux entités qui ne se sont séparées qu'en surface, la méthode scientifique ayant pénétré si fort les moyens d'appréhender le monde qu'elle n'est plus guère perceptible comme telle, diluée dans l'habitude. Cette enquête, qui prend largement appui sur les acquis méthodologiques de la démarche épistémocritique, permet de rendre compte d'une forme d'évolution d'un dialogue plurimillénaire, évolution qui fait passer dans le poème la science de l'état de sujet à illustrer, à embellir ou à simplifier pour en diffuser les découvertes, à un état où la science en elle-même (résultats et méthodes) alimente et encourage la perception du fait poétique et la novation lyrique.



Activités culturelles

Nous avons poursuivi et amplifié même l'intensité de nos activités culturelles en 2019 !

L'Heure Philo

Pilier de l'activité culturelle de la Maison, l'Heure philo, animée par **Grégory Darbadie**, reste l'incontournable rendez-vous qu'il n'a cessé d'être depuis ses débuts en mai 2017 soit près de deux ans et demi. La richesse, la diversité des thèmes abordés (du « Monstre » à « Passer aux aveux ») ainsi que l'énergie et l'implication de Grégory ont abouti à la fidélisation toujours plus grande du public.

Méditations sur la physique/ La science au temps d'Auguste Comte

Cela fait maintenant un an et demi qu'existent les rendez-vous autour des sciences animés par **Cyril Verdet**. Après avoir abordé en 2018/2019 des questions épistémologiques majeures (la mesure, les lois physiques, la conservation...), Cyril a conçu pour la saison suivante un nouveau cycle consacré à « la science au temps d'Auguste Comte », reprenant les principaux enjeux des leçons de physique du *Cours de philosophie positive*.

Expositions

Deux expositions se sont tenues en 2019 à la Maison d'Auguste Comte : « Fantômes », dont le commissariat était assuré par l'artiste **Gustavo Giacosa**, qui regroupait un ensemble de photographies et œuvres liées au spiritisme, au thème de la présence et de l'absence. La maison s'est en outre, pour la troisième année consécutive, inscrite dans le parcours Photo Saint-Germain, en accueillant l'artiste contemporain **Ange Leccia** pour l'exposition « Eblouissements ». Cette dernière exposition a attiré plus de 800 visiteurs !

Conférences/ Visites thématiques

Trois conférences thématiques se sont déroulées pendant l'année 2019 : **Jacqueline Lalouette** sur « un peuple de statues » (février 2019) ; **Bertrand Matot** sur le « Paris occulte » du

XIX^e siècle (juin 2019) ; **Jacqueline Ursch** sur Alexandra David-Néel, écrivaine, voyageuse et féministe (juin 2019).

La chapelle de l'Humanité a également accueilli la conférence d'**Alexandre Moatti** sur « Ingénieurs et technocratie à la française : passé et avenir » en janvier.

Théâtre

Nous avons accueilli cette année comme l'an passé **Isabelle Mentré** et **Christophe David**, spécialisés dans le théâtre d'appartement. Trois représentations ou lectures théâtrales ont eu lieu en 2019 : « Réminiscences de Swann » d'après Proust (avril 2019), une lecture de la correspondance d'Alexandra David Néel et de son mari Philippe (juin 2019) ainsi que « Journal d'une femme de chambre » d'Octave Mirbeau (septembre 2019) et les Mémoires de Madame Royale (novembre 2019). Ces représentations sont toujours très appréciées du public.

Présentations d'ouvrages

Plusieurs rendez-vous ont été organisés avec un auteur autour d'un ouvrage et d'une thématique ; en mars 2019, une soirée Bernanos à l'occasion de la réédition de *Sous le soleil de Satan* chez Flammarion. En avril, **Françoise Hildesheimer** est venue présenter son ouvrage *Histoire de l'Église*, paru lui aussi chez Flammarion. En novembre, nous avons accueilli **Pierre Glaudes** pour une très belle soirée autour de *Léon Bloy journaliste*.

Deux présentations d'ouvrages se sont aussi déroulées en parallèle cette année. Celle de la réédition du *Voyage en Italie* d'**Hippolyte Taine** chez Bartillat (en février 2019) et de l'ouvrage de **Roland Laffitte** et **Naïma Lefkir-Laffitte**, *L'Orient d'Ismajl Urbain* (en décembre 2019).

JANVIER



Heure philo du 15 janvier 2019 :
L'imagination est-elle la folle du logis ?



Méditations sur la physique
du 22 janvier 2019 :
« la mesure est-elle une connaissance ? »

FÉVRIER

Conférence - Jacqueline Lalouette :
un peuple de statues (12 février 2019)

Des milliers de statues de « grands hommes » furent érigées au cours du XIX^e siècle, à l'initiative de municipalités, d'associations et de sociétés diverses. Les villes se montraient jalouses d'embellir leur espace public (places, jardins, boulevards créés grâce à la suppression des remparts). La volonté d'offrir à la population l'exemple d'hommes (et d'un tout petit nombre de femmes) s'étant illustrés en servant la cause de l'humanité par leurs travaux et leurs actions et de conserver leur souvenir joua aussi un rôle fondamental dans cette grande

entreprise de statuaire publique. Les positivistes ne pouvaient pas rester étrangers à ce vaste projet pédagogique et ils œuvrèrent en faveur d'un certain nombre de monuments élevés en hommage à Auguste Comte, bien sûr, mais aussi à de « grands hommes » dignes de figurer dans le calendrier positiviste.



Pendant longtemps, le *Voyage en Italie* de Taine, fut considéré comme un bréviaire par les voyageurs. Écrit en 1864, ce récit de voyage, sous forme de journal, est une succession d'émotions artistiques. Taine rapporte de son séjour des pages enthousiastes, prises sur le vif au fil de ses découvertes et empreintes d'une profonde sensualité. Ce livre, qui fut le livre de chevet de tous les écrivains amoureux de l'Italie, a été réédité en 2019 et a fait l'objet d'une présentation à la Maison d'Auguste Comte avec **Michel Brix**, de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, qui s'est occupé des notes de cette nouvelle édition.

Heure philo du 19 février 2019 :
Le sociologue excuse t'il nos fautes ?

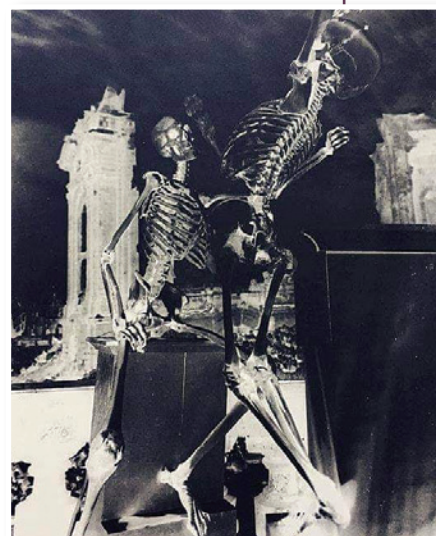
Rencontre autour du voyage en Italie
(H.Taine) - 15 février 2019



MARS

L'exposition « Fantômes », du 9 au 17 mars dernier, a présenté dans l'appartement d'Auguste Comte une sélection de clichés photographiques anonymes de la fin du XIX^e et moitié du XX^e siècle. L'exposition a présenté des œuvres empruntées à la collection privée « Puentes » (« Ponts ») du metteur en scène et commissaire d'exposition Gustavo Giacosa, et du pianiste et compositeur, Fausto Ferraiuolo. Certains de ces photographes ont suivi la voie de procédés techniques comme la surexposition ou la solarisation, d'autres, celle de l'erreur et de l'imperfection technique. Avec cette exposition, la thématique de la maison a été abordée comme lieu de convocation des absents.

Exposition « Fantômes » du 9 au 17 mars 2019



Méditations sur la physique du 12 mars 2019 : Y a-t-il vraiment des choses qui se conservent dans la nature ?



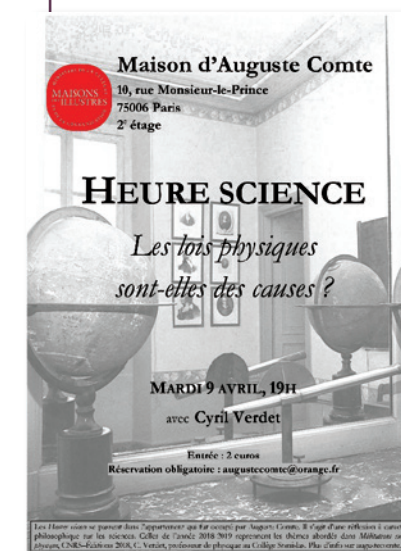
Heure philo du
19 mars 2019 :
égalité, illusion
ou nécessité ?

AVRIL

Réminiscences de Swann (Théâtre) 4 avril 2019



Méditations sur la physique du 9 avril 2018 : Les lois physiques sont-elles des causes ?



Heure philo du
16 avril 2019 :
le monstre

MAI

Alexandra David-Néel est connue de tous comme la grande exploratrice du XX^e siècle, celle qui osa franchir maintes frontières méconnues et qui pénétra en 1924 dans la mythique ville interdite de Lhassa. Pour autant, cette orientaliste éminente ne s'est pas contentée de rêver toute sa vie de l'Asie, elle s'est aussi engagée dès sa jeunesse dans plusieurs voies : la théosophie, l'anarchisme, la franc-maçonnerie et surtout le féminisme. Durant presque une dizaine d'années, elle est aussi devenue artiste lyrique afin de gagner son indépendance financière ; et elle en a écrit un roman, *Le Grand Art. Journal d'une actrice*. Resté à l'état de manuscrit, et publié en octobre 2018, ce roman est un témoignage passionnant sur la condition des actrices de la fin du XIX^e siècle. Dans ces pages, la jeune Alexandra David-Néel donne la parole aux femmes de toutes conditions, une manière de les faire entrer dans la longue lutte de toutes les femmes pour gagner leur liberté et l'égalité avec les hommes. L'ouvrage a fait l'objet d'une présentation par Jacqueline Ursch, conservatrice générale du patrimoine, présidente de l'Association Alexandra David-Néel, à la Maison d'Auguste Comte.

Méditations sur la physique du 20 mai 2019 :
la science doit-elle être entièrement logique ?

Heure philo du 28 mai 2019 :
avoir l'esprit borné



Conférence :
Alexandra David-Neel,
artiste et femme de lettres par Jacqueline Ursch, 17 mai 2019



JUIN

Conférence : le Paris occulte par Bertrand Matot 6 juin 2019

Auguste Comte, fondateur du Positivisme passionné par les Esprits ? La réponse est assurément positive. Au milieu du XIX^e siècle, alors que le positivisme, le rationalisme et le scientisme gagnent les esprits, les sciences occultes sortent de l'ombre. Bertrand Matot, auteur de l'ouvrage *Paris occulte* (Parigramme, 2018) a raconté lors d'une conférence/ présentation à la Maison d'Auguste Comte, le 6 juin dernier, l'influence souvent méconnue de l'occultisme et du spiritisme dans le Paris du XIX^e.

Méditations sur la physique du 13 juin 2019 :
La théorie physique explique t'elle le monde ?

Lecture théâtrale :
Alexandra David-Neel / Philippe Neel :
correspondance amoureuse
20 juin 2019



Alexandra David-Néel
Philippe Néel
Correspondance amoureuse

Interprétation : Isabelle Mentré et Pierre-Yves Desmonceaux



Maison d'Auguste Comte
10, rue Monsieur-le-Prince, Paris 6^e- 2^e étage

Jeudi 20 juin 2019
à 19H00
Ouverture des portes à 18h30

L'heure philo
du 2 juillet 2019 :
passer aux aveux

JUILLET

SEPTEMBRE

Théâtre : Octave
Mirbeau :
*Journal d'une
femme de
chambre* -
26 septembre
2019



L'heure philo
du 17 septembre :
« Formez les esprits ! »



OCTOBRE



La science au temps
d'Auguste Comte -
17 octobre 2019 «
Classer les sciences
pour quoi faire ? »

L'heure philo du
22 octobre 2019 :
« la cruauté »

Photo Saint-Germain exposition
« éblouissements », Ange Leccia,
5-23 novembre 2019

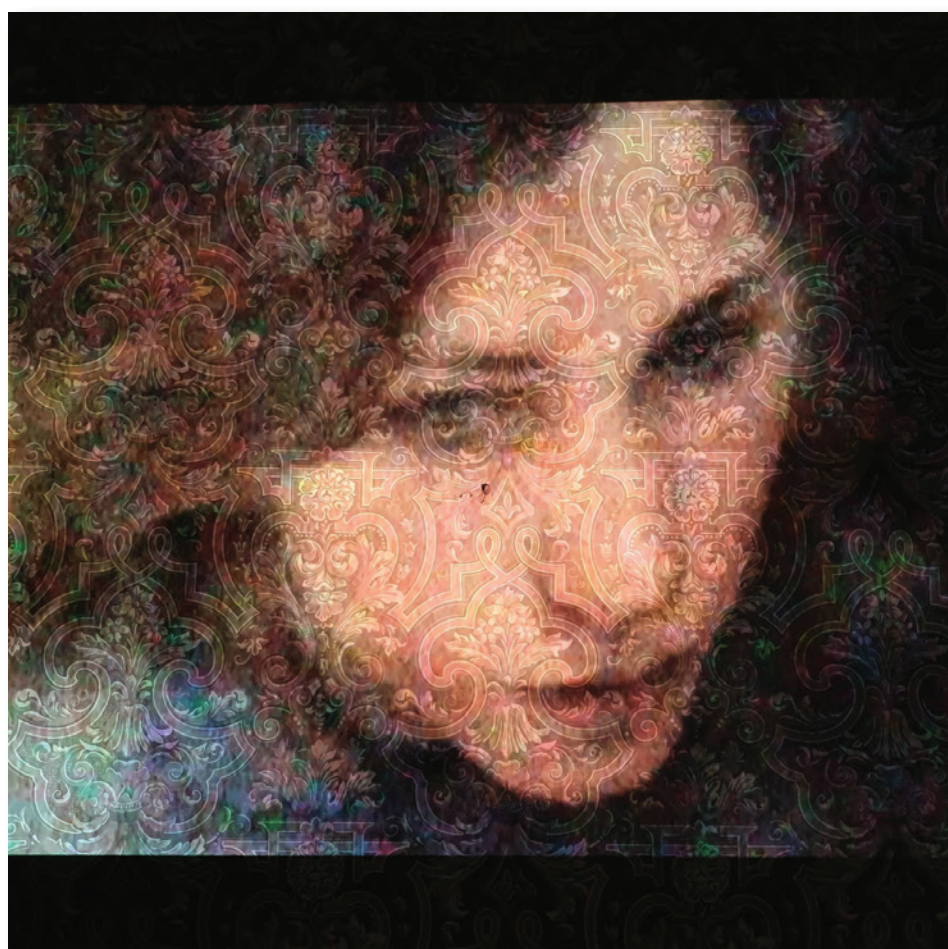
NOVEMBRE

Commissaire : Pascal Beausse
Ange Leccia investit l'appartement-musée du philosophe Auguste Comte, rue Monsieur le Prince. Pour cette exposition, il propose d'intervenir *in situ*, en dialogue avec le lieu et les énergies qui l'ont traversé. Les images vidéo qu'il va projeter en différents lieux de la maison seront des évocations des présences féminines qui ont entouré Auguste Comte, notamment Clotilde de Vaux, son grand amour, mais aussi Sophie Bliaux, sa domestique, la gardienne des lieux, et Caroline Massin, son épouse. Avec le soutien de la Galerie Jousse.

© Ange Leccia



Photo Saint-
Germain exposition
« éblouissements »,
Ange Leccia



*Les mémoires
de Madame Royale -*
14 novembre 2019



Soirée Léon Bloy
avec Pierre Glaudes -
21 novembre 2019
« Léon Bloy Journaliste »

L'Heure philo du
26 novembre 2019 :
« À qui dois-je la vérité ? »

DÉCEMBRE



Présentation de l'ouvrage
L'Orient d'Ismajl Urbain,
d'Égypte en Algérie par Roland
Laffitte et Naima Lefkir-Laffitte -
3 décembre 2019

Vie de l'association

Vie de l'association

Décès

Claudio de Boni (1950-2019)

Claudio De Boni nous a quittés soudainement dans le soir du 12 août, dans un petit village des Abruzzes.

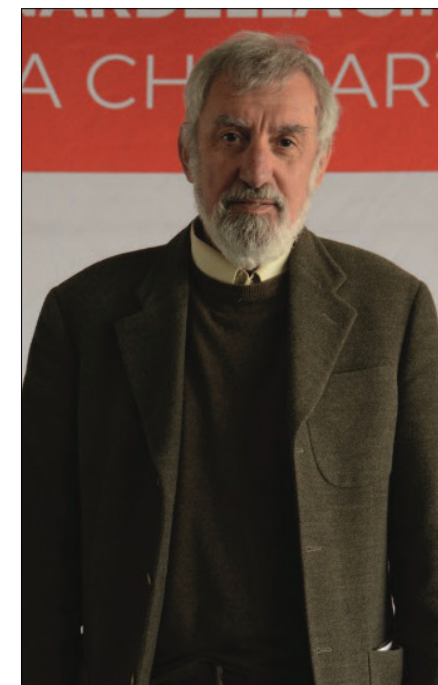
Professeur d'histoire des théories politiques à l'université de Florence, ses premiers travaux portaient sur la pensée utopique et c'est par ce biais qu'il avait rencontré la politique positive, à laquelle il a consacré plusieurs ouvrages : *La rivoluzione conservatrice. Émile Littré e il positivismo*, (Messina-Firenze, D'Anna, 1996), *Descrivere il futuro. Scienza e utopia in Francia nell'età del positivismo* (Firenze, Firenze, University Press, 2003) ; *Storia di un'utopia. La religione dell'Umanità di Comte e la sua circolazione nel mondo*, (Milano-Udine, Mimesis, 2013).

Sa profonde connaissance de la pensée politique du 19^e siècle lui avait permis de resituer la politique positive dans son contexte et de montrer l'impact considérable qui avait été le sien à travers le monde. Ainsi, dans *Liberi e uguali. Il pensiero anarchico in Francia dal 1840 al 1914*, (Milano-Udine, Mimesis, 2016), il s'était intéressé aux liens existants entre Proudhon et Comte. Conscient de la nécessité de faciliter l'accès direct aux textes, il avait retraduit le *Catéchisme positiviste*, et l'introduction que Pierre Laffitte avait rédigée pour une première traduction, restée très confidentielle (Auguste Comte, *Il catechismo positivista. Sommatoria esposizione della religione universale in undici dialoghi sistematici tra una donna e un prete dell'umanità*, Roma, Aracne, 2018).

Il était membre de notre association depuis de nombreuses années. Tous ceux d'entre nous qui l'ont connu appréciaient sa grande culture, et la façon dont il savait mettre à l'aise son interlocuteur.

Michel Bourdeau

Secrétaire général de l'Association « La Maison d'Auguste Comte »



Claudio de Boni

Fédération des maisons d'écrivains

Création d'un réseau île de France au sein de la Fédération

Dans le sillage de la création de réseaux régionaux en Nouvelle Aquitaine (2013), dans les Hauts de France (2010 avec la Picardie, 2017 en incluant le Nord-Pas-de-Calais) et en région centre-Val de Loire (2016), la mise en place d'une section fédérée en Ile-de-France semble s'inscrire dans une certaine logique. D'autres régions (Normandie, PACA) sont également en train de franchir le pas et de fonder leur section fédérée. Tout n'a cependant pas été facile et de précédentes tentatives (la dernière en 2015) n'avaient pas permis la création effective du réseau. C'est désormais chose faite !

Après deux réunions préparatoires en décembre 2018 et en février 2019, une Assemblée générale constitutive du 20 juin 2019 réunissant les adhérents de la Fédération en Ile-de-France, a décidé des grandes orientations et de l'organisation du futur réseau.

Dans une région extrêmement riche en patrimoines littéraires de toute sorte, possédant des ressources humaines, matérielles et culturelles exceptionnelles, il était en effet souhaitable de créer ou de retrouver un véritable lien entre les structures franciliennes, de remédier au manque de visibilité des lieux et des associations. Un réseau régional en Ile-de-France devra ainsi permettre d'améliorer le maillage entre ces structures, de permettre et de faciliter les échanges de compétences, de mettre en commun les publics et de trouver plus facilement un soutien et des partenariats avec la Région.

Les objectifs et axes de travail de ce réseau sont multiples :

- Communication / valorisation des actions et lieux franciliens liés aux patrimoines littéraires ;
- Mise en place de manifestations et d'actions autour de la formation ;
- Échanges et coopération entre adhérents (actions en commun entre les maisons, les associations, les individuels) ;
- Participation à des actions régionales/ Partenariat avec les instances régionales.

L'Assemblée générale constitutive a procédé à l'élection d'un Conseil d'administration composé de :

Roland Beucler (Association André Beucler - 75),
Samuel Boure (Maison Agutte-Sembat - 78),
Caroline Bruant (Maison Elsa Triolet-Aragon - 78),
Bernard Degout (Maison de Chateaubriand - 92)
David Labreure (Maison d'Auguste Comte - 75),
Pascale Leautey (Maison Jean Cocteau - 91),
Martine Leblond-Zola (Maison Zola/Musée Dreyfus - 78),
Patrick Maunand (Lire et partir - 75),

Sont représentées : 6 maisons d'écrivain et 2 associations.

Le Conseil d'administration ainsi élu a ensuite voté pour élire son bureau, après présentation de chacun des candidats :

- D. Labreure est élu président
- C. Bruant est élue vice-présidente
- P. Leautey est élue secrétaire
- P. Maunand est élu trésorier.

A la rentrée 2019-2020 seront entreprises les démarches administratives et pris les premiers contacts avec la Région qui lanceront officiellement le réseau Ile-de-France.

David Labreure

Médias



France Culture : La méthode scientifique (émission du 20 juin 2019)

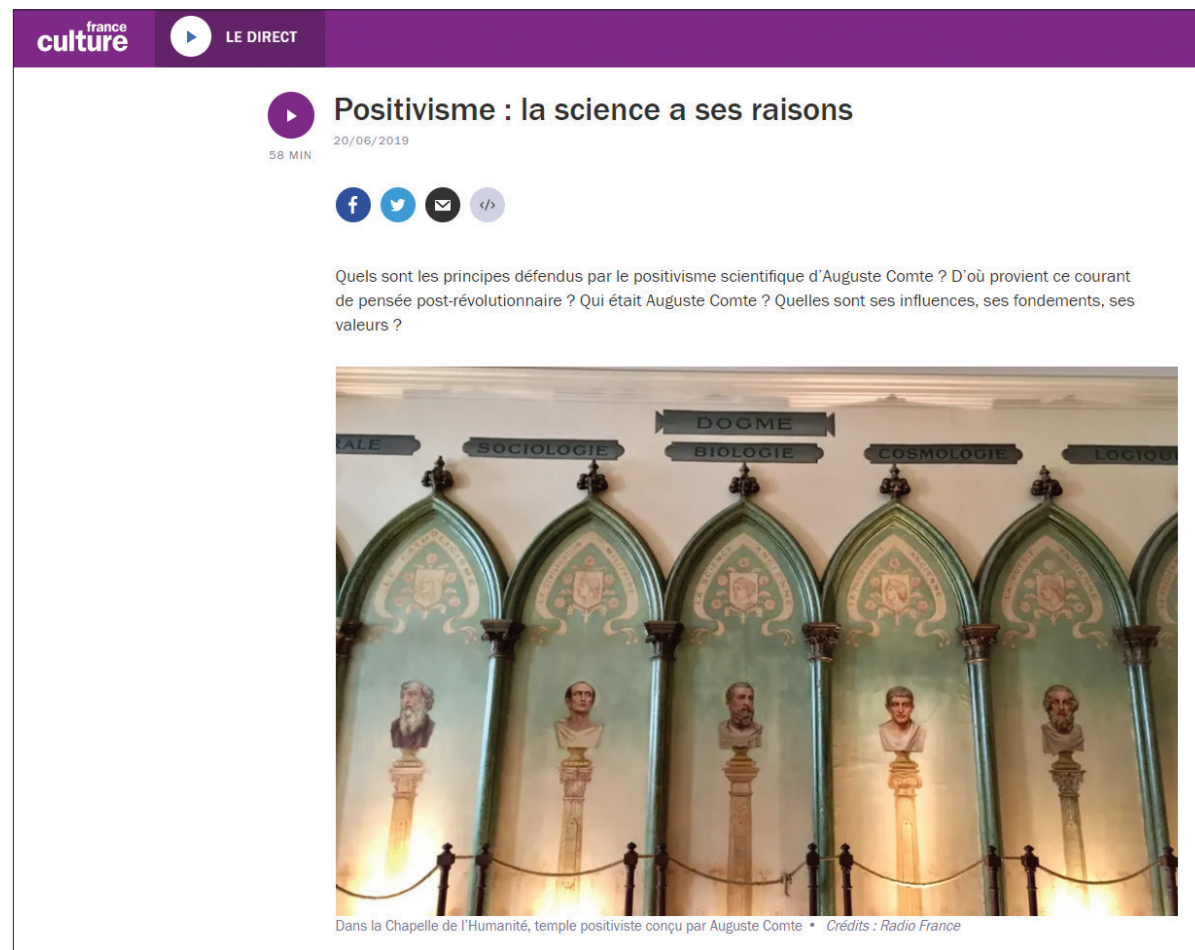
L'émission « La Méthode scientifique » du jeudi 20 juin 2019 sur France Culture était consacrée au positivisme avec la présence en plateau de Michel Bourdeau et Cyril Verdet, membres de notre association, ainsi qu'un petit reportage sur la Chapelle de l'Humanité avec David Labreure, directeur du musée La Maison d'Auguste Comte.

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-methode-scientifique/la-methode-scientifique-emission-du-jeudi-20-juin-2019>

France 2, Secrets d'histoire (Émission consacrée à Pedro II du Brésil, 8 août 2019)

L'émission « Secrets d'histoire » du 8 août 2019, consacrée à l'empereur Pedro II du Brésil, a fait la part belle au positivisme et au rôle joué par la doctrine d'Auguste Comte dans l'établissement de la république au Brésil en 1889. Jean-François Braunstein, président de l'Association et David Labreure, directeur du musée, figurent parmi les intervenants.

Quelques images du tournage :



Colloques Conférences et séminaires

CONFÉRENCE

ALEXANDRE MOATTI

(Ingénieur des mines, chercheur associé à Paris-Diderot)



Ingénieurs et technocratie à la française : passé et avenir

Chapelle de l'Humanité

5, rue Payenne, Paris 3^e, 1^{er} étage

**Judi 31 janvier 2019
à 18H15**

Entrée libre

MAISON
AUGUSTE COMTE



Réservation : auguste.comte@orange.fr ou 01 43 26 08 56

Conférences 2018-19 :

Conférence d'Alexandre Moatti - 31 janvier 2019 (Chapelle de l'Humanité) : « ingénieurs et technocratie à la française : passé et avenir »

Alexandre Moatti, ingénieur des mines, chercheur associé à l'université Paris-Diderot a présenté lors de cette conférence des figures d'ingénieurs (Ponts, Mines, autres), de 1880 à 1980, permettant de saisir l'évolution de la notion. Il a dressé un panorama de la place et du rôle des Corps d'État, depuis la création de Polytechnique (1794, avec les « ingénieurs-savants ») à nos jours, en passant par celle de l'ENA (1945).

Séminaires 2019/2020

Séminaire « Généalogie des sciences sociales du religieux 2019/2020 » (organisé par la Maison d'Auguste Comte et le Césor (EHESS))

Matthieu Béra, Alexandra Delattre, Dominique Iogna-Prat et Pierre Lassave

Maison Auguste Comte, 10 rue Monsieur-le-Prince, 75006 Paris (jeudis 7 et 28 novembre 2019, 27 février, 4 juin 2020)

Campus Condorcet, Aubervilliers, Bâtiment Nord, 3^e étage, salle 3086 (jeudis 9 et 23 janvier, 26 mars, 7 mai)

Sur la base d'une des définitions étymologiques de « religion » comme ce qui « fait lien », l'objet de ce séminaire collectif, organisé par le Centre d'études en sciences sociales du religieux (Césor) en coopération avec la Maison Auguste Comte, est de contribuer à une réflexion d'ensemble sur l'émergence, entre 1820 et 1920, des sphères disciplinaires (anthropologie, littérature, philosophie, sociologie, sciences politiques) en charge du social. C'est un travail

« généalogique » qui a pour but d'éclairer la genèse de nos pratiques intellectuelles, souvent devenues myopes dans leurs finitudes, pour mieux faire saisir les logiques d'ensemble d'une histoire globale des sciences sociales. Les séances du séminaire sont organisées en deux modules de 2h chacun, que les auditeurs peuvent suivre en totalité ou en partie (les validations pour les étudiants inscrits tenant compte du suivi intégral ou partiel).

I. La sociologie religieuse de Durkheim avant les *Formes* (1879-1895), Matthieu Béra

En réponse aux attaques du polémiste catholique Simon Deploige, Durkheim écrit en 1907 qu'il avait eu une « révélation » en 1895, et qu'il avait dû reprendre à nouveaux frais tous ses travaux antérieurs. 1894/1895 est la date de son premier cours de sociologie religieuse, perdu. À l'occasion de ce séminaire, on se propose de le recomposer à partir des nouveaux matériaux amassés depuis une dizaine d'années : cours de sociologie criminelle de 1893, emprunts de Durkheim dans les bibliothèques depuis ses études à l'École normale supérieure, cours de Bordeaux en général, références bibliographiques de sa thèse soutenue en 1893. Le but est de revenir en arrière, d'essayer de reconstituer ses cheminements, ses « tâtonnements » comme il le disait lui-même, qui l'ont mené à placer le religieux au cœur de son entreprise de fondation de la sociologie, et cela bien avant la parution des *Formes élémentaires*.

1. La « révélation » de Durkheim

- Matthieu Béra, Mise au point bibliographique [jeudi 7 novembre, 15h-17h]

- Matthieu Béra, Autour de l'éducation religieuse de Durkheim [jeudi 28 novembre, 15h-17h]

- Giovanni Paoletti, La scolarité à l'École normale supérieure. Lectures d'études [jeudi 9 janvier 2020, 15h-17h]

- Marie-Claude Blais et Philippe Steiner, Durkheim, Renouvier et Comte [jeudi 27 février, 15h-17h]

- Yann Potin et Matthieu Béra, L'influence des professeurs de l'École normale supérieure. L'histoire et l'objectivation du religieux [jeudi 26 mars, 15h-17h]

- Jean-Louis Fabiani, Être professeur de philosophie au lycée (discutant : Jean-Christophe Marcel) [jeudi 7 mai, 15h-17h]

- Wiktor Stockowski, *La science sociale comme vision du monde. Émile Durkheim et le mirage du salut* (Gallimard, Paris, 2019) [jeudi 7 mai, 17h-19h]

2. D'autres saisies du religieux

- Alban Bensa, Épopée et conversion à l'horizon kanak (xx^e siècle) [jeudi 23 janvier, 15h-17h]
- Isabelle Kalinowski, Weber « Religiös unmusikalisch » ? [jeudi 4 juin, 15h-17h]

II. Religions et utopies sociales au risque de l'« écriture » (1850-1900)

La période postrévolutionnaire est, comme disait Tocqueville, le temps des « sociétés imaginaires », des grandes utopies sociales qui forment le terreau de la tradition sociologique, de Saint-Simon et Comte jusqu'à Durkheim et Weber, lesquels instaurent la sociologie comme champ d'étude et « troisième culture », à côté des sciences de la nature et de la littérature. Pourquoi les reconstituteurs de société font-ils retour au sacré ? Pourquoi tant de résurgences religieuses après les commotions révolutionnaires ? En quoi et jusqu'où les penseurs de la société puisent-ils au répertoire traditionnel du christianisme ? Comment peuvent-ils le faire en contexte d'éclectisme et de relativisme sceptique face à la diversité des religions ? Y-a-t-il, en somme, un « âge théologique de la sociologie » comme l'a prétendu François-André Isambert à propos de Buchez, et qu'entend-on par « théologie » à l'âge de formation des sciences morales puis sociales ? En considérant la tension créatrice au croisement du catholicisme et du positivisme scientifique, on s'intéressera aux formes de discours théoriques et littéraires consacrées à la « comédie » des hommes s'efforçant de faire communauté. Le cœur de la réflexion sera de savoir ce que, pour les protagonistes de tous bords, veut dire « littéraire » dans une perspective d'analyse de la société. Littéraire au sens restreint des « belles lettres », ou bien littéraire au sens large de la production des traités et des écrits analytiques aux fondements des sciences sociales ? Enfin, la référence confessionnelle peut-elle adéquatement qualifier le littéraire, et permettre, par exemple, de parler de littérature « catholique » ?

1. Dominique Iogna-Prat, Religion, littérature et écriture des sciences morales [jeudi 7 novembre, 17h-19h]

2. Une littérature catholique ?

- Qu'est-ce que la « littérature catholique » ? (Alexandra Delattre) [28 novembre, 17h-19h];
- Le statut du producteur [jeudi 9 janvier, 17h-19h] : Hervé Serry, L'intellectuel catholique
- Alexandra Delattre, Du naturalisme à l'« oblature » : Huysmans, figure transitionnelle de l'« intellectuel catholique » ?
- Le magistère [jeudi 23 janvier, 17h-19h] : Loïc Artiaga, Le catholicisme et la naissance de l'ère médiatique (discutant : Jean-Baptiste Amadiou [sous réserve])
- Alexandra Delattre, Presse catholique et contrôle médiatique :

cent ans d'arguments anti-romanesques

- Questions de genres [jeudi 27 février, 17h-19h]

Caroline Muller, *Au plus près des âmes et des corps. Une histoire intime des catholiques au siècle* (PUF, Paris, 2019) (discutant : Alain Rauwel)

Alexandra Delattre, Avec ou contre les femmes : une répartition « genrée » du champ littéraire catholique ?

- L'art comme apologétique laïque [jeudi 26 mars, 17h-19h] :

Maud Schmitt, Le récit laïque

Alexandra Delattre, Apologétique et art en milieu thomiste : l'œuvre d'Antonin-Gilbert Sertillanges

III. Compléments

1. Pierre Glaudes, Balzac sociologue et Barbey d'Aurevilly journaliste [Maison Auguste Comte, mardi 15 octobre 2019, 19h-20h30]

2. Bruno Delmas/David Labreure, Au cœur des archives positivistes : le fonds Laffitte [Maison Auguste Comte, jeudi 4 juin 2020, 17h-19h]

3. Journées d'étude de la Maison Auguste Comte, « Littérature et positivisme » (avec la participation d'Alexandra Delattre, Dominique Iogna-Prat et Pierre Lassave) [Chapelle de L'Humanité, 5 rue Payenne, 75003 Paris, mercredi 17 et jeudi 18 juin 2020, 9h-18h]

Colloques 2019 :

Colloque positivisme sans frontière (21 novembre 2019)

Colloque organisé par Thierry Hoquet et Anne-Lise Rey (IREPH) avec le soutien de l'Université Paris Nanterre, de l'Institut de Recherches Philosophiques (IREPH EA 373) et de l'Institut d'Études Avancées de Paris (IEA). L'histoire du positivisme est aujourd'hui un objet d'étude bien documenté grâce aux travaux de grands historiens de la philosophie des sciences de ces trente dernières années (Annie Petit, Anastasios Brenner, Jean-François Braunstein ou encore Michel Bourdeau). Que « l'esprit positif » soit apparu dans le *Cours de Philosophie positive* d'Auguste Comte (de 1830 à 1842) comme une réponse forte aux chimères d'une recherche de la causalité ou de la nature intime des phénomènes, qu'il permette d'appréhender sérieusement la fonction prédictive d'une science désormais certaine ou encore que « l'opération philosophique » menée par Comte propose une mise en ordre du savoir dont les enjeux d'organisation sociale et l'ambition de philosophie de l'histoire sont explicites, ce sont là les traits majeurs d'une doctrine philosophique qui eut pour fonction souvent avouée de combattre sur leurs propres terrains l'empirisme et le matérialisme.

Le projet de ce colloque est de confronter ces savoirs à leurs modalités



Rencontre du 15 octobre :
«Balzac sociologue et
Barbey d'Aurevilly
journaliste»
avec Pierre Glaudes



Université
Paris Nanterre



d'appropriation et à leurs variétés d'interprétation au Brésil et au Japon afin de mettre en place les conditions d'un dialogue.

Programme

09:00 Mot des organisateurs
 09:10 - 09:50 « *La mission occidentale et planétaire du positivisme comtien* », Annie Petit
 09:50 - 10:03 « *Les reformulations du positivisme au tournant du XX^e siècle dans les pays germanophones* », Anastasios Brenner
 10:30 - 10:45 Pause.
 10:45 - 11:25 « *Paulo Carneiro (1901-1982), délégué permanent du Brésil à l'UNESCO, et directeur de la Maison Auguste Comte* », Heloisa Dominguez-Bertol
 11:25 - 12:05 « *L'influence du positivisme sur Os Sertões d'Euclides da Cunha* », Ulysses Pinheiro
 12:05 - 14:00 Pause déjeuner
 14:00 - 14:40 « *Nishi Amane (1829-1897) aux Pays-Bas : de l'importance du positivisme pour la modernisation du Japon* », ABIKO Shin
 14:40 - 15:20 « *Shimizu Ikutarō (1907-1988), l'introducteur d'Auguste Comte au Japon* », GODA Masato
 15:20 - 15:35 Pause
 15:35 - 16:15 « *Auguste Comte au Japon du début de l'ère Shōwa.* », MURAMATSU Masataka
 16:15 - 16:55 « *L'intérêt actuel pour le positivisme au Japon* », MATSUI Hisashi
 17:00 Conclusion des travaux

Colloque « Instruire le peuple, émanciper les travailleurs » Théories et pratiques des socialistes et des anarchistes dans l'éducation du XIX^e au XX^e siècle (28 et 29 novembre 2019)

Colloque organisé par l'ESPE-UPEC, la Société P.J. Proudhon, la Maison Auguste Comte et la Bibliothèque des Amis de l'Instruction.

Programme :

**Jeudi 28 novembre 2019
à Paris 3^e**

17h30 : Visite conférence de la Chapelle de l'Humanité par David Labreure (Maison Auguste Comte)
 Chapelle de l'Humanité - 5, rue Payenne, 75003 Paris
 Métro Saint-Paul (ligne 1)
 19h00 : Visite conférence de la Bibliothèque des Amis de l'Instruction par Michel Roszewitch et Michel Blanc (BAI)
 Bibliothèque des Amis de l'Instruction - 54, rue de Turenne, 75003 Paris
 Métro Saint-Paul (ligne 1) Chemin-Vert (ligne 8)

**Vendredi 29 novembre 2019
à l'Université de Créteil**

9h : Accueil à la MIEE (Maison de l'Innovation et de l'Entrepreneuriat Étudiant)
 Mail des mèches - Rue Poète et Sellier - 94000 Créteil
 Métro Créteil Université (ligne 8)

Introduction :

9h15 : Olivier Chaïbi (ESPE-UPEC) : Quelle éducation pour quel peuple ? Des socialistes toujours en quête d'éducation du XIX^e à nos jours.

Partie 1 : premiers projets et expériences d'instructions socialistes au XIX^e : convergences et divergences

9h30 : Nathalie Brémand (Univ de Poitiers) : Gratuité, obligation scolaire et laïcité dans l'éducation socialiste de Fourier à Proudhon
 10h00 : Anne Querrien (Paris10-Nanterre) : Faire en sorte que le peuple s'instruise : l'école mutuelle, qu'a fréquentée Proudhon et d'autres premiers socialistes
 10h30-11h00 : questions et échanges avec le public
 11h00 : Georges Navet (Paris8) et Edward Castleton (Univ de Franche-Comté) : Proudhon et la démopédie : une philosophie sociale de l'éducation
 11h30 : David Hamelin (Univ de Poitiers) : Syndicalistes faiseurs d'éducation ! Enjeux, débats et conflits autour de l'enseignement dans la France de la Belle Époque
 12h15 : Christine Murat (ESPE-UPEC) : Présentation de l'exposition du fond patrimonial de l'ancienne école normale de Melun sur « éducation ouvrière et socialismes dans l'enseignement du XIX^e à nos jours »

12h30-13h45 : Pause-Déjeuner

Partie 2 : de l'apogée des socialismes à leur déclin : quels enjeux et quelles conséquences pour l'éducation au XX^e siècle ?

14h00 : Hervé Defalvard (UMLV) : le solidarisme de Léon Bourgeois et l'école républicaine
 14h30 : Anaïs Flores (ESPE-UPEC) : « éducation nouvelle » et socialismes : choix politiques et choix pédagogiques
 15h00-15h30 : questions et échanges
 15h30 : Irène Pereira (ESPE-UPEC) : Paolo Freire et la pédagogie critique
 16h00 : Amandine Chapuis et Fanny Gallot (ESPE-UPEC) : Titre à définir ?

Table ronde :

16h30 : Questions aux intervenant-e-s et débat avec le public
 17h30 : Fin du colloque



フランス 19 世紀思想研究会ワークショップ/Journées d'étude de l'Atelier de la philosophie française du XIXe siècle

オーギュスト・コントの生物学の哲学
La philosophie de la biologie chez Auguste Comte



第一日 Première journée
オーギュスト・コントの生物学の哲学
La philosophie de la biologie chez Auguste Comte

2019. 12. 12 (木) 13:00—18:00 / Jeu 12 décembre 2019, 13h-18h.
法政大学ポアソナードタワー25 階 C 会議室 / Salle C au 25e étage de la Tour de Boissonnade, Hosei University

1. ロラン・クロザッド (Laurent CLAUZADE) カーン大学 (l'Université de Caen) :
『実証哲学講義』から『実証政治学体系』へ：コント生物学の何が変わり何が変わらなかったのか (Du Cours de philosophie positive au Système de politique positive: changements et permanences dans la biologie comtienne)
2. チェリー・オケ (Thierry HOQUET) パリ・ナンテール大学 (l'Université Paris Nanterre):
原因の不可能な認識：ダーウィンとコント・エピステモロジーの影 (L'impossible connaissance des causes: Darwin et l'ombre portée de l'épistémologie comtienne)
3. 川名雄一郎 (Yuichiro KANAMIA) 早稲田大学 (Waseda University) :
生まれか育ちか？——人間本性と社会をめぐる J・S・ミルの A・コントへの応答 (Nature or Nurture? : John Stuart Mill's response to Auguste Comte on man and society)

第二日 Deuxième journée
ロラン・クロザッド『思考の器官』を読む
Lire l'organe de la pensée de Laurent Clauzade

2019. 12. 14 (土) 13:00—18:00 / Sam 14 décembre 2019, 13h-18h.
法政大学 80 年館 7 階丸会議室 / Salle de réunion au 7e étage du bâtiment 80, Hosei University

1. 松井久 (Hisashi MATSUI) 明治大学 (Meiji University)
一部「脳生理学と人間精神の研究」、二部「骨相学の哲学」担当 (La physiologie cérébrale et une philosophie phrénologique-Sections I&II)
2. 石渡崇文 (Takafumi ISHIMATARI) 東京大学 (l'Université de Tokyo)
三部「社会学的骨相学」担当 (Une phrénologie sociologique-Section III)
3. 長谷川悦宏 (Etsuhiro HASEGAWA) 法政大学 (Hosei University)
四部「脳の理論と道徳」担当 (La théorie cérébrale et la morale-Section IV)

使用言語：仏語・英語 (通訳に翻訳あり) / 参加：どなたもご参加いただけます / 連絡先：安孫子信 (abikoshin@gmail.com)

Interventions/ Communications des membres de l'association

Michel Bourdeau, « La politique positive chez Comte – le *Système de politique positive* (1851-1854) » ; 22 mars 2019 Espace Andrée Chedid (cycle : les grands penseurs politiques) , Issy les Moulineaux.

Stéphanie Morandau, « Colonialisme et question raciale dans la philosophie comtienne » (Colloque « Les degrés de la citoyenneté. Question coloniale, race et droits, Projet CITER L'Europe et les frontières de la citoyenneté, Université de Nantes, 18-20 septembre 2019)

Annie Petit, « Emile Littré, un critique littéraire aux multiples visages » (Colloque du Labex Obvil (Sorbonne Université) , « Les mots de la critique littéraire au XIX^e siècle, Maison de la Recherche (Paris), 20-21 juin 2019)

Journée d'études « La philosophie de la biologie chez Auguste Comte » (Hosei University, Tokyo) 12 - 14 décembre 2019

La vie du musée Manifestations nationales, journées du patrimoine, fréquentation du musée Auguste Comte

Nuit des musées 2019 (samedi 18 mai 2019)

Comme chaque année, le musée a accueilli en entrée libre des visiteurs en nocturne pour la désormais traditionnelle « Nuit européenne des musées » !

Prochain rendez-vous : Samedi 16 mai 2020

Journées du patrimoine 2019 (samedi 21 et dimanche 22 septembre)

Les journées européennes du patrimoine ont une nouvelle fois permis au musée de faire le plein de visiteurs ! 570 personnes ont franchi le seuil de l'appartement et visité la Maison d'Auguste Comte. A la chapelle de l'Humanité, qui était également ouverte pour l'occasion les deux jours (de 14h à 18h), un public très nombreux (300 sur les deux jours) a également pu profiter du lieu.

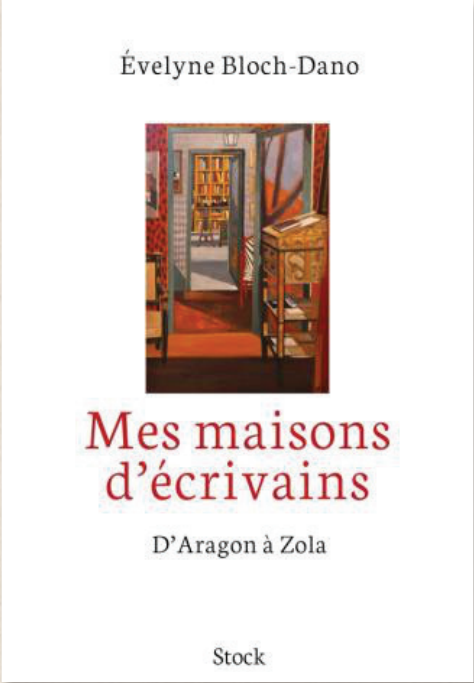


Fréquentation du musée de 2010 à 2019

	2010	2011	2012	2013	2014	2015	2016	2017	2018	2019
visiteurs par an	1512	769	782	952	1240	1764	1621	2654	3392	3872*
Journées du Patrimoine	1309	391	372	403	368	301	571	442	1086	570
Nuit des musées					318	345	201	232	173	126
Expositions								1035	891	1365

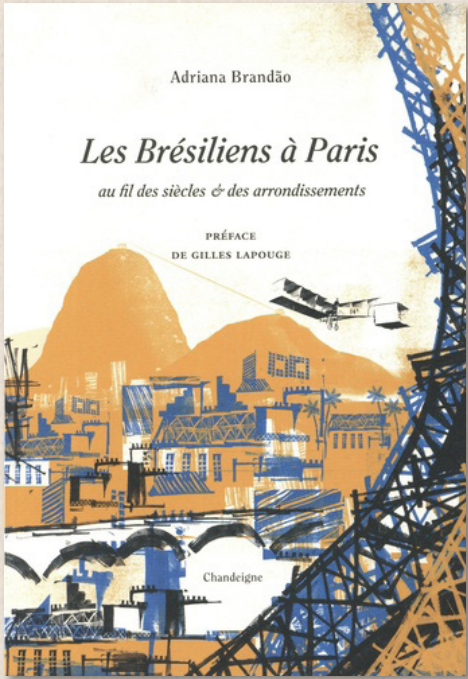
* au 30 / 11

On parle du musée



• *Mes maisons d'écrivains d'Aragon à Zola*, d'Évelyne Bloch-Dano, Paris, Stock, 2019.

4 pages de ce remarquable ouvrage sur les Maisons d'écrivain sont consacrées à la Maison !

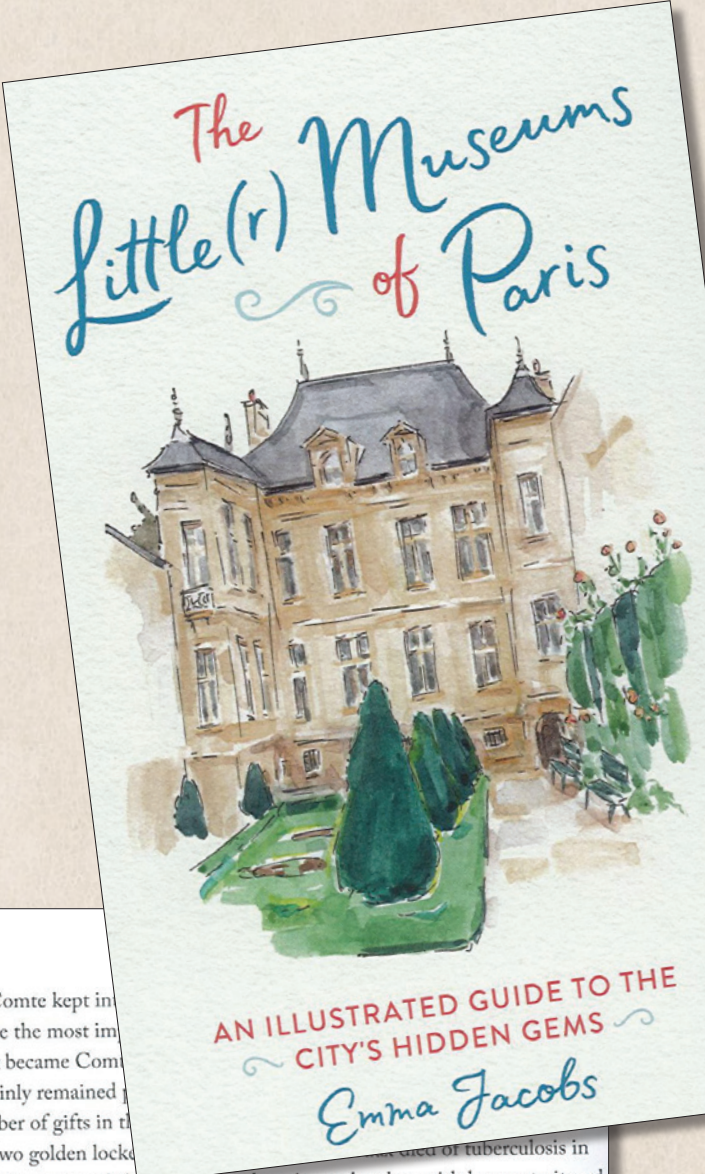


• *Les Brésiliens à Paris au fil des siècles et des arrondissements*, d'Adriana Brandao, Paris, Chandeigne, 2019.

Ouvrage désormais de référence sur la présence du Brésil et des brésiliens à Paris où il est naturellement question de la Maison d'Auguste Comte et de Paulo Carneiro, mais aussi de la Chapelle de l'Humanité et du cimetière.

• *The little(r) Museums of Paris An illustrated guide to the city's hidden gems* Ecrit et illustré par Emma Jacobs Running Press, Philadelphia, 2019

Visite en anglais et en jolies illustrations du Paris insolite ! La maison y figure en bonne place.



Maison d'Auguste Comte

HOME OF AUGUSTE COMTE

110 rue Monsieur le Prince, 6e 01 43 26 08 56
augustecomte.org



Tue: 6pm-9pm | Wed: 2pm-5pm Adult: €4 | Student: €2
Metro 4 10 Odéon

When I arrived at the rooms of Auguste Comte, the twenty-something (presumably) volunteer at the door asked if I was a student or a professor.

Comte, a nineteenth-century French philosopher, has only become more obscure in recent decades. His apartment has undergone a natural aging—paint peeling, creaking floors—that enhances the feeling of walking around a hushed shrine to a forgotten hero. This seems appropriate for a man who created an actual religion. Called “positivism,” or the “Religion of Humanity,” this belief system revolved around Comte’s optimism for organizing a better society based on science and reason.

Comte’s disciples kept his apartment and carefully reconstructed the furnishings in the 1960s based on a detailed inventory. Scientific instruments sit on mantelpieces and in cabinets. His utensils have their own glass vitrine in the kitchen.



Comte kept in where the most im Vaux became Com certainly remained number of gifts in the two golden locke 1846, he retrieved them, keeping them in a velvet box with her portrait and a scrap of paper with the dates of her birth, death, and the day they met.



Restauration de meubles

Nous avons confié pour restauration deux meubles – le vaisselier de la salle à manger, la table du salon – à l'Ebenisterie du Ranelagh, spécialisée dans les réparations de meubles anciens. Les deux meubles, de style restauration, en acajou, avaient subi quelques outrages du temps (fissures latérales et portes infermables pour le vaisselier, affaissement du pied pour la table du salon) et nécessitaient l'intervention de professionnels. Le résultat est concluant !



Prêt d'un portemonnaie pour l'Exposition à la Monnaie de Paris « Chic et utile : l'art du porte-monnaie » (mai-novembre 2019)

Nous avons eu la joie de prêter un portemonnaie ayant appartenu à Auguste Comte pour l'exposition « Chic et utile : l'art du porte-monnaie » au musée de la Monnaie de Paris, quai de Conti, qui s'est déroulée de mai à novembre 2019. Ce portemonnaie en cuir est habituellement exposé dans l'appartement d'Auguste Comte. Nous avons également prêté, dans le cadre de cette exposition, un ensemble de pièces de monnaies ayant appartenu au philosophe.

8 • Porte-monnaie en cuir et ses monnaies
ayant appartenu à Auguste Comte,
philosophe
 Vers 1850 — France
 PM_0157 ; Paris, La Maison d'Auguste Comte



Réseaux sociaux

- La page Facebook de la Maison d'Auguste Comte est désormais suivie par 930 abonnés.
- Le compte Instagram, mis en place en mai 2017, est toujours au-dessus des 2000 abonnés.
- Le compte twitter de la Maison d'Auguste Comte, mis en place en juillet 2018, est suivi par plus de 220 followers.

Actualité éditoriale 2019

Ouvrages :

Amaury Catel, *Le traducteur et le démiurge. Hermann Ewerbeck. Un communiste allemand à Paris (1841-1860)*, Nancy, Arbre Bleu, 2019.

Florian Uzan, *Auguste Comte. La religion de l'Humanité: l'échec d'une transmission*, Paris, L'Harmattan, 2019.

Jacqueline Lalouette, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes*, Paris, Mare & Martin Arts, 2018.

Laurent Fedi, *Kant : une passion française (1795-1940)*, Hildesheim, Georg OLMS Verlag, 2018.

Cyril Verdet, *Méditations sur la physique*, Paris, CNRS Editions, 2018.

Jacques Barbier, *Auguste Colombié, cuisinier et écrivain culinaire (1845-1920)*, Paris, L'Harmattan, 2019.

Articles

Laurent Fedi « Les règles alimentaires dans la religion de l'Humanité d'Auguste Comte », *Religions et alimentation*, dir. Rémi Gounelle, Anne-Laure Zwilling et Yves Lehmann, Turnhout, Brepols, 2019 (Homo religiosus 20), p. 251-260.

Annie Petit

- « Positivisme(s), écoles et mouvances », *Revue d'histoire des Sciences humaines*, n° 32, 2018, "Penser par Écoles", p. 99-125.

- « L'histoire de la philosophie 'revisitée' par Dagognet : le cas de Comte », *Colloque de Paris, IHST, décembre 2016*, in *François Dagognet, philosophe, épistémologue*, Bernadette Bensaude-Vincent, Jean-François Braunstein, Jean Gayon (dir.), Paris, Éditions Matériologiques, 2019, p. 57-75.

Cyril Verdet « Clausius et la chaleur : le passage dissimulé de la substance à l'algèbre » in *Archives internationales d'histoire des sciences*, vol 67, Issue 179, 2017, p. 342-358

Matthew Wilson

- « Dwelling in Possibility? A Case Study of Deep Heritage Conservation: Liverpool's Temple of Humanity », in *Global Perspectives in Heritage Conservation: Expanding Scopes, Pluralizing Boundaries & Empathizing Approaches*, ed. by Vinayak Bharne (Routledge: 2019).

- « Labour, Utopia and Modern Design Theory: the Positivist Sociology

of Frederic Harrison », *Intellectual History Review* 29/2 (2019), 313-335.

- « Sociological ecologies: on the urban-regionalism of Auguste Comte, Richard Congreve, and the British Positivists », *AMPS Proceedings Series* 15.1. Tangible – Intangible Heritage(s). 1/15.1 (2019), 304-13.

- « Richard Congreve's Eutopian Spaces: an Intellectual History of Applied Sociology in Britain », *History of Intellectual Culture* 11/1 (2018), 1-20.

- « British Comtism and Modernist Design », *Modern Intellectual History* (2018), 1-32.

Articles en ligne

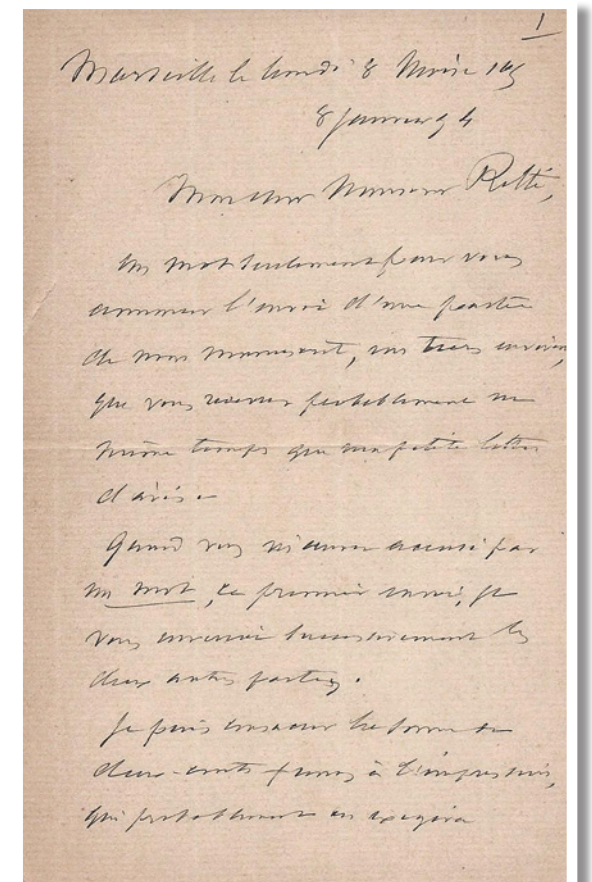
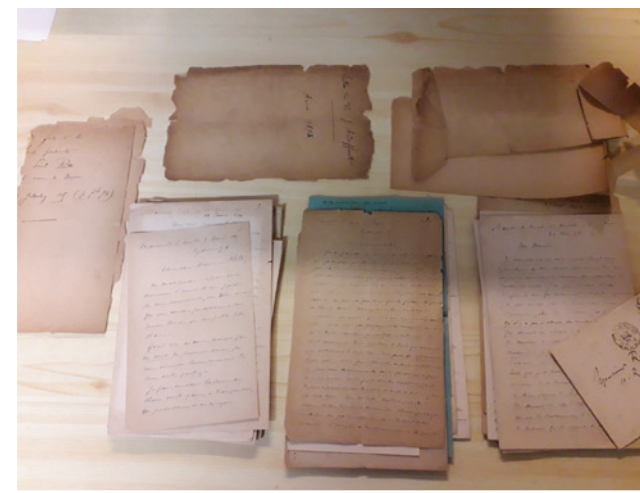
Cédric Enjalbert, *Philosophie au Brésil : une réforme pas très positiviste*, 5 mai 2019.

<https://www.philomag.com/lactu/breves/philosophie-au-bresil-une-reforme-pas-tres-positiviste-38491>

Acquisitions récentes

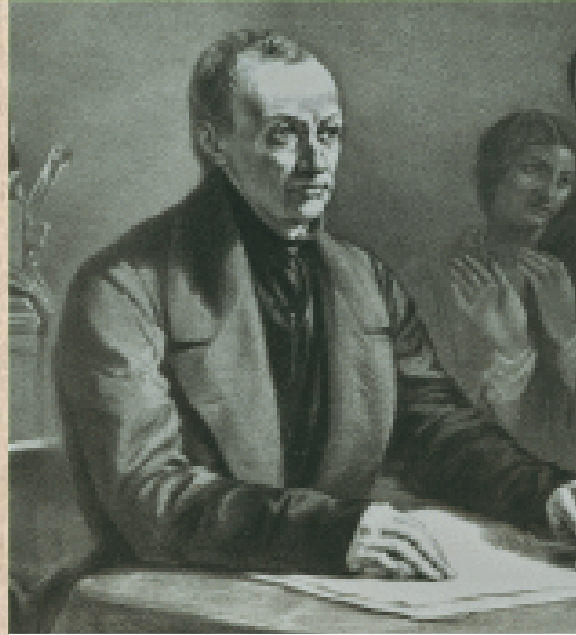
Fonds de lettres manuscrites de Georges Audiffrent à Paul Ritti

La Maison d'Auguste Comte a acquis cette année un fonds de lettres de Georges Audiffrent à Paul Ritti (1892-1894) ! 75 lettres composent ce bel ensemble dont la lecture et l'exploitation nous donneront sans doute de précieux renseignements sur le mouvement positiviste à l'époque !



La Lettre d'information (Maison d'Auguste Comte)
ISSN 2557-8227

Conception graphique : Atelier Deltaèdre
Impression : BSR, 7 rue Bezout 75014 Paris.



La maison d'Auguste Comte

10 rue Monsieur-le-Prince

75006 Paris

augustecomte@orange.fr

01.43.26.08.56